

N.A.B.U.

Nouvelles Assyriologiques Brèves et Utilitaires

1999

N°3 (septembre)

NOTES BRÈVES

52) Ziššabarna (*Ciçafarnah), not Uššabarna in PFS 36* – My reading of the inscription on PFS 36* in the caption of JNES 58 (1999), 13 fig. 9 is erroneous. The correct reading is :

*DIŠ*_{zi}-iš-šá
bar-na šá(-)
 [x x x x]

In the only clear impression of the beginning of the seal inscription, on the left edge of PFNN-1068 (unpublished), the second sign of the first line is a distinct *zi*, with three leading horizontal wedges (not *ú*, with two leading horizontal wedges).

The personal name in the inscription is not an unparalleled Uššabarna, but Ziššabarna, a transcription of Old Persian *ciçafarna, corresponding to the non-Persian (« Median ») *ciçrafarnah. An Elamite transcription of the non-Persian form probably occurs in two unpublished Fortification texts (cited in Hinz and Koch, *Elamisches Handwörterbuch*, 1306 with previous literature): ^{HAL}*zi-ut-ra-bar-[na?]* PFNN-548 : 16 (= Fort. 483); ^{HAL}*zi-ut-ra-ba[r-na?]* PFNN-2184 : 17 (= Fort. 8925). Neither tablet bears an impression of PFS 36*.

PFS 36* will be published as Garrison and Root, OIP 117, No. 5 (cited in full in JNES 58 1 n. 2).

Charles E. JONES (28-01-99)
 The Oriental Institute 1155 E. 58th St.
 CHICAGO IL 60637-1569 (USA)
 cejo@midway.uchicago.edu

53) À nouveau RS 88.2158 – Les contributions au volume collectif de la série Ras Shamra-Ougarit intitulé « *Une bibliothèque au sud de la ville - La maison d'Ourtenou. Textes de 1986-1992* », édité par D. Arnaud, où je dois publier la lettre d'Égypte RS 88.2158 dans le chapitre II, ont été remises par les auteurs il y a longtemps, dans certains cas, et c'est le mien, il y a plusieurs années (ce qui m'a amenée à rédiger plusieurs versions successives). La publication, sans cesse retardée, n'était pas prévue après la parution du *Handbook of Ugaritic Studies* édité par W. Watson et N. Wyatt et de toutes façons, il m'avait paru normal d'accepter de communiquer la dernière version de mon article à I. Singer, chargé d'écrire le chapitre consacré à l'histoire d'Ugarit. Il eut été dommage, sinon choquant, qu'un historien de sa qualité n'ait pas pu utiliser l'intégralité de ce texte important, dont j'avais déjà publié des extraits et commenté la teneur (j'aimerais à ce sujet attirer l'attention sur *N.A.B.U.* 1997/35, qui corrige certaines de mes affirmations antérieures). Le *Handbook* venant de paraître et le volume de la série Ras Shamra-Ougarit n'étant toujours pas sous presse, il me paraît nécessaire de mettre à la disposition de nos collègues intéressés par les relations d'Ugarit avec l'Égypte le passage pertinent et les éléments de mes hypothèses sur le chargé de mission égyptien Ammaia (cf. *Handbook* p. 710 et 712), dont I. Singer, soucieux sans doute de brièveté, donne le titre comme certain, ce qui n'est pas sûr ; ils seront

ainsi en mesure de juger sur pièces. Il est très probable que les critiques et commentaires éventuels pourront être intégrés dans la version ultime.

Voici donc, dans son entier, mon commentaire des lignes 31'-33' de RS 88.2158 :

- 31' [a²-nu²-um²-m]a² lugal i²-ša-ra-ah I¹am-ma-ia
 32' [lú dumu.kin-r]i lú gal giš.má.meš ša é²[ú²-de²-]e
 33' [ú²/ša² lugal² it-]ta-din a-na a-la-ki-šu [a-na ka-a-ša]

«^{31'} [...] le roi a dépêché Ammaia ^{32'}[le chargé de missi]on², le²/du² “Chef-des bateaux” de ...[...]x^{33'} [le roi a] accordé qu'aïlle [vers toi.] ».

Il semble qu'il n'y ait rien après I¹Ammaia, à la fin de la ligne. Au début de la ligne suivante, il y a 3 ou 4 signes dont le dernier est *ri*. Un passage de la lettre d'Égypte trouvée en 1994 me paraît mentionner le même personnage : la tablette est en mauvais état à certains endroits mais je lirais au revers l. 3s. : ³a-dú-gu lugal i²-ša-ra-ah I¹am-ma-ia lú dumu [kin-ri] [peut-être rien ensuite] ⁴lú.gal má.meš ša é ú²-de-e²-meš ša lugal.

lú gal (giš).má.meš doit être la traduction d'un titre égyptien, d'autant que l'akkadien parlerait plutôt de « chef des matelots », *malāhī*, que de « chef des bateaux ». Pour J. Yoyotte à qui j'ai posé la question « “Chef des bateaux” pourrait correspondre au titre courant mr 'ḥ3.w, “chef des embarcations”, lesquelles peuvent relever soit de la Maison du Roi, soit des domaines d'un dieu (D. Jones, *A Glossary of Ancient Egyptian Nautical Titles and Terms*, Londres, 1988, p. 52-55). » Ce qui suit me paraît bien dans les deux cas *ša bīt*, « de la maison de », même si dans RS 88 2158, le passage est en mauvais état et le É un peu différent du É de la ligne 14' (plusieurs autres signes sont écrits de deux façons différentes dans cette tablette). Malheureusement, je ne suis pas sûre de la lecture des signes suivants dans RS 94.2002+2003 : *ú-de-e-meš* me paraît très probable mais, si le *di* est sûr, le *ú* est plutôt un KID et le *e* est un peu chargé (ce n'est pas *ia*) ; RS 88 2158 ne porte plus que [x x]e, à la fin de la ligne. *Udū*, « ustensiles, objets ; matériel » apparaît dans la correspondance éditée par Edel pour désigner des objets en métal (E. Edel, *Die ägyptisch-hethitische Korrespondenz aus Boghazköi in babylonischer und hethitischer Sprache*, Opladen, 1994, I p. 114, l. 13', traduit « Gefässe », cf. tome II p. 189s.). Il est peut-être vain de chercher à identifier un *bīt udē* dont la lecture n'est pas assurée, mais j'ai demandé à J. Yoyotte si une éventuelle « maison des objets/ustensiles » ne pouvait pas désigner un entrepôt officiel disposant de bateaux ; il a répondu : « La “Maison des ustensiles” pourrait être simplement le Per-hedj (traduit ordinairement “le trésor”), un local où étaient stockés, enregistrés et répartis toutes sortes de produits, outre les métaux précieux (Helck, *Zur Verwaltung des Mittleren und Neuen Reichs*, Leiden Köln, 1958, 184-185). Un titre de *mr 'ḥ3.w n Pr-ḥd, “Chef des bateaux du Trésor” est concevable. » La mention de bateaux n'est attestée que pour le Moyen Empire (cf. Helck *ibid.* p. 182 « das Getreide wurde auf Schiffen des Schatzhauses herangebracht »). On peut rappeler que le Mamy dont la stèle retrouvée en fragments dès 1929 dans le temple de Ba'al (*TEO* p. 23 et fig. 12 p. 39) date de la XIX^e dynastie, était le directeur du Per-hedj. S'il s'agit bien ici et dans RS 94.2002+2003 d'un « chef des bateaux du trésor » envoyé à Ugarit, il est tentant de faire le lien entre un voyage d'Ammaia et l'offrande de la stèle au temple de Ba'al. W. Helck (« Die Beziehungen Ägypten - Ugarit », dans *Ugarit- Ein ostmediterranes Kulturzentrum im Alten Orient. Ergebnisse und Perspektiven der Forschung. Band I- Ugarit und seine altorientalische Umwelt*, Münster, 1995, p. 93) a d'ailleurs suggéré que Mami dut coordonner l'envoi de céréales au Hatti *via* Ugarit la 5^e année de Merneptah : or, si notre texte ne fait allusion à rien de semblable, la lettre de 1994 mentionne justement une famine en Ugarit et le fait que son roi demandait au pharaon d'envoyer des céréales.

Toujours selon J. Yoyotte, si l'on comprend *mār šipri* non pas comme l'équivalent de « *šmsw*, “le courrier”, un agent de rang subalterne », mais comme *ipwty* ou *ipwty-nswt* “le messager du roi”, un personnage de rang élevé envoyé vers une contrée extérieure et cumulant d'ordinaire cette mission avec un commandement militaire ou civil », Ammaia serait chargé de mission et chef des bateaux plutôt que chargé de mission du chef des bateaux. L'akkadien ne permet pas de trancher mais on peut noter que dans le deuxième cas, le scribe de RS 882158 lierait sans doute les deux termes par *ša* comme il le fait ailleurs (la fin de la ligne est endommagée dans RS 94.2002+2003).

RS 34.356, un fragment de lettre du roi 'Ammurapi au pharaon découvert dans le secteur qui a livré le premier lot de textes provenant de la « maison d'Urtenu », publié par P. Bordreuil (*Semitica* 32, 1982, p. 10-12 et pl. II), mentionne peut-être le même personnage. A la ligne 3 de ce texte mutilé, il est question de l'arrivée chez le roi d'Ugarit d'un messager dont le nom serait *nmy*, et l'éditeur précise, p. 12 : « si les deux clous visibles de la première lettre évoquent un *a*, la longueur de la lettre est celle d'un *n*. » S'il s'agissait malgré tout d'un *a*, on pourrait se demander si **amy* ne serait pas notre Ammaia, ce qui impliquerait qu'il aurait servi d'intermédiaire entre la cour égyptienne et Ugarit pendant un certain nombre d'années.

Sylvie LACKENBACHER (17-07-99)
 303 rue du Faubourg Saint-Antoine
 75011 PARIS (France)

54) Reciprocal Loanwords in Ugaritic and Hurrian – The prompt publication of the trilingual tablet found recently in Ras Shamra has provided intriguing material for study¹. Here are four items for further consideration arising from that publication². These suggestions, of course, are tentative and provisional.

1. Hurr. *ḥa-al-li* = Sum. KU₃ = Akk. *dá-aš-pu* : « sweet as honey »³. It is not impossible that the Hurrian term is a loanword from Semitic in view of Ug. *ḥlu*, « a cake » (KTU 1.91 = RS 19.015 :12)⁴ Phoen. *ḥlh*, « cake » (DNWSI, 373-374) and Hamito-Semitic **ḥal-*, « sweet »⁵. Another such loan may be Hurr. *pì-ir-ri*, described as « un emprunt local » from Ug. *bi-ru*⁶.

2. Hurr. *šu-be* = Sum. ḪUL = Akk. *lem-nu* : « wicked, bad »⁷ may indicate a new meaning for the Ug. noun *šb* in *mṯm tgrš šbm* « with arrows she repelled the wicked men » (KTU 1.3 = RS 2.[014]+ ii 15-16)⁸. Other meanings proposed for Ug. *šb* are as contradictory as « old men », « young men », « captives » and « (potential) captors »⁹.

3. Hurr. *ta-gi* = Sum. NE = Akk. *nu-ru* : « light »¹⁰. Again it is possible that Hurr. *tagi*, which is different in meaning from *tagi* « beautiful » (Laroche, GLH, 249-250) and occurs only here, may be a Semitic loanword. This is apparent from a Ugaritic text (KTU 1.16 = RS 3.325+ i 36-39) :

tmtn <i>šba rbt špš</i> the rising of Great Lady sun
wtgh nyr rbt	and the shining of the great luminary

Here, *tgh* probably means « lighting up, shining », (root *ngh*, « to shine »)¹¹, although according to Pardee it may derive either from *ngh* or from *ghy* « to depart »¹².

4. Hurr. *tar-ma-ni* = Sum. IDIM = Akk. *na-ag-bu* : « spring »¹³. The meaning of Hurr. *tarmanni* had already been established¹⁴ and it may also be the meaning of the Ug. divine name *trmn* (KTU 1.161 = RS 34.126 :5) and of the Ug. PN *bn trmn* (KTU 4.612 = RS 19.018[A] :6)¹⁵, and therefore a loan from Hurrian.

1. B. André-Salvini - M. Salvini, « Un nouveau vocabulaire trilingue sumérien-akkadien-hourrite de Ras Shamra » in D. I. Owen - G. Wilhelm, eds, *Studies on the Civilization and Culture of Nuzi and the Hurrians*, Vol. 9, *General Studies and Excavations at Nuzi 10/2* (Bethesda MD 1998) 3-40 (= André-Salvini - Salvini 1998).

2. The meaning « female slave » for *ulmu* (mentioned in my note in *NABU* 1998/17) as proposed by E. Neu, *StBoT* 32, 1996, 573 and not *nulmu*, as in J. Catsanicos, « L'apport de la bilingue de Ḫattuša à la lexicologie hourrite », in J.-M. Durand ed., *Amurru 1. Mari, Ébla et les Hourrites ; dix ans de travaux. Première Partie. Actes du colloque international (Paris, mai 1993)* (Paris 1996) 197-296 (252, n.153 ; 269 ; 281) is now confirmed (André-Salvini - Salvini 1998, 20).

3. André-Salvini - Salvini 1998, 11 (« doux comme le miel »).

4. A meaning first proposed by G. del Olmo Lete, *La religión cananea según la tradición de Ugarit* (Sabadell 1992) 176 and 176 n. 23 who argues that *lu* means « un pastel », Hittite *ḫali-*, with possible cognates in Aram. and Arab. See now G. del Olmo Lete, *Canaanite Religion according to the liturgical texts of Ugarit* (Bethesda MD 1999) 262 n. 23 and G. del Olmo Lete - J. Sanmartín, *Diccionario de la lengua ugarítica* Vol. I (Sabadell 1996) 191a.

5. V. E. Orel - O. V. Stolbova, *Hamito-Semitic Etymological Dictionary. Materials for a Reconstruction* (Leiden 1995) § 1225.

6. André-Salvini - Salvini, 1998, 14.

7. André-Salvini - Salvini 1998, 17.

8. Cf. N. Wyatt, *Religious Texts from Ugarit. The Words of Ilmilku and his Colleagues* (Sheffield 1998) 74 ; J. C. de Moor, *The Seasonal Pattern in the Ugaritic Myth of Ba'lu According to the Version of Ilmilku* (AOAT 16 ; Münster 1971) 92 : *šbm* = « revilers » (Arab. *sibb*, « reviler, etc. »). This would fit the parallel word, *mdnt*, translated « opponents » by D. Pardee in W. W. Hallo, *The Context of Scripture I* (Leiden 1997) , 250.

9. Survey in Wyatt, *Religious Texts from Ugarit*, 74, n. 27.

10. André-Salvini - Salvini 1998, 18.

11. See Gibson, *CML2*, 159a ; « Do [you] await the darkening of Lady Shapash and the lighting of the illuminator of myriads (of stars) » (*ibid.*, 95).

12. Pardee in W. W. Hallo, *The Context of Scripture I*, 340 n.73, where he also points out that *nyr rbt* refers to the sun (as in KTU 1.161 = RS 34.126 :18-19) not to the moon. For a different view see Wyatt, *Religious Texts from Ugarit*, 224-225.

13. André-Salvini - Salvini 1998, 19 (« source ») ; see also *ibid.*, 21.

14. References and discussion in M. Salvini, « Sul nome della sorgente in Ḫurricco », *SMEA* 14 (1971) 171-180.

15. Note also the Ug. PN *bn apt* (KTU 4.141 = RS 15.022+ ii 17 ; KTU 4.377 = RS 18.086 :11) and Hurr. *apše* = Sum. MUŠ = Akk. *šī-ru* (i.e. *šerru(m)*, *šē/īru(m)*) « serpent » (André-Salvini - Salvini 1998, 9-10).

Wilfred G. E. WATSON (22-07-99)

Department of Religious Studies, The University
NEWCASTLE upon TYNE NE1 7RU (Grande-Bretagne)

55) A small brick inscription of Amar-Sin from Abu Gosh, Israel – Recently, Dr. W. Horowitz and myself were informed by a student in the Institute of Archaeology, Mr. Dani Zborover, that the Benedictine Monastery in Abu Gosh was in possession of a cuneiform inscription.¹ Mr. Zborover provided a sketch of the inscription, which we could already identify as an inscription of Amar-Sin. When we ourselves visited the monastery, we

were immediately able to identify the object as an Amar-Sin brick — in fact, a copy of Amar-Sin Brick B², and most possibly a duplicate of BM 90034 (CT 21, 24 ; composite text, I R 3 xii, 2).

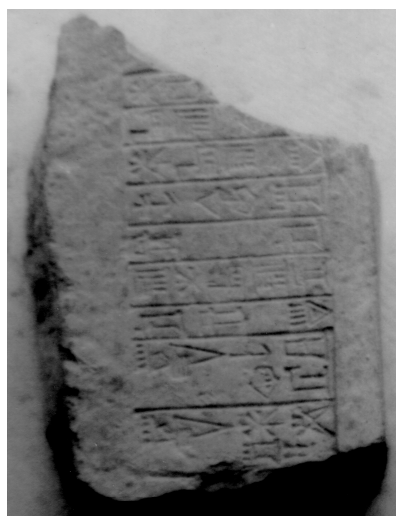
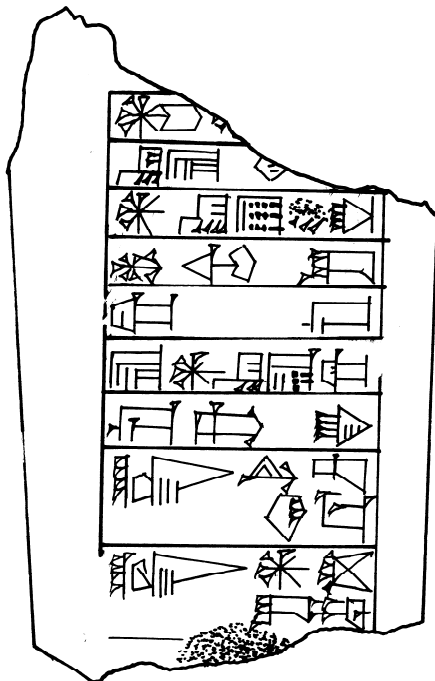
We infer that this inscribed brick was unearthed in Eridu, modern Abu-Shahreïn, or Ur³ ; however, it is not known when, or in what circumstances this Amar-Sîn brick came to the monastery in Abu Gosh⁴.

Currently, this brick is catalogued as entry AGM 191 at the Benedictine Monastery - Abu Gosh. Below is an edition, copy, and photograph of the brick.

AGM 191	1. ^d amar- ^r d ₁ [zu.en] 2. nibru ^r ki ₁ -[a] 3. ^d en-líl-le 4. mu-pà-da 5. sag-nita ⁵ 6. é ^d en-líl-ka 7. nita kala-ga 8. lugal urim ₅ (ŠEŠ.AB) ^{ki} -ma 9. lugal an-ub-da-límmu-ba	Amar-Sin, the one who was called by his name by Enlil in Nippur. The servant of the temple of Enlil, the strong man, the King of Ur, the King of the Four regions.
---------	---	---

Comment on the text :

The *LÍL* sign, lines 3 and 6, is unusual as it is formed by impressing the area around inner elements of *LÍL* rather than the strokes of *LÍL* themselves (i. e. the strokes of *LÍL* are left elevated above the face of the brick impression). In addition, it seems that the inscription was prepared using some sort of measuring device since the horizontal rulings on the brick are drawn at intervals of approximately one and two cm. with a very small error of less than 1 mm.



1. We would like to thank Father Jean-Baptiste Govrion of the Benedictine Monastery - Abu Gosh, who gave his kindly permission to work on the inscription, and also Brother Olivier Hellouvy for his warm hospitality and assistance in the monastery so that we could work comfortably, and also, of courses Dani Zborover, who informed us about the brick inscription.

The Benedictine Monastery- Abu Gosh is located approximately 15km north-west of Jerusalem.

2. Thureau-Dangin, *SAKI*, 196.

3. Walker, C. B. F., *Cuneiform Brick Inscription*, London, 1981.

4. Based on conversations with Brother Olivier and others, it appears that the brick was brought to the monastery by a visitor prior to the current Benedictine tenure which only began after W.W. II.

5. This line was read as sag-uš/ús, most recently, Kärki, *Die Königsinschriften der Dritten Dynastie von Ur*, (Studia Orientalia, 58), 1986, Helsinki, p. 72, AS 2' 5. However, we prefer to read sag.nita on the basis of sag-nita = re-e-šu (= ar-du), MSL 5, 18, 130 (after sag = ar-du and sag-nitá = ar-du) and a gloss ni-in(!)-ta for the sign UŠ in the duplicate from Kish, MSL 5, 18, note for 130. Further support for our reading is to be found in BM 38744 (CT 12, Aa) 4' supplies us another Sumerian equivalent [ⁿi-ta]nitá (ÌR) for the Akkadian word *zi-ka-rum* which is followed by a gloss re-e-[š]um.

Takayoshi OSHIMA (26-07-99)
Department of Assyriology,

Hebrew University, Mount Scopus,
JERUSALEM 91905 (Israël)

56) The Old-Assyrian Incantation against Lamaštu Kt 94/k, 821, lines 11-13a – In her edition of Kt 94/k, 821, C. Michel transcribes the first word in line 13 as *zi-ba-sú*.¹ Michel does not translate the vocable in her comprehensive translation, but in the commentary (p. 63) two possible interpretations are offered in accordance with possible syntactic analyses of the relevant section of the text. What would appear to be a 3 m.s. pronominal suffix *-su* < *-šu* can not refer to Lamaštu, and speaks strongly in favor of Michel's alternative analysis of lines 11-13a as a double-accusative structure. The correct reading of the word under discussion, however, is undoubtedly *si-ma-sú*, « his *simtu*. » For the form of the sign *ma*, cf. line 11a (transcribed *ma¹-ra-am* by the editor), where the initial vertical wedge of *ma* is likewise omitted.² The expression *simta nasāhu* also occurs in the Epic of Erra, IV, 120 (CAD, S, 281b) : *tim-ma lu-uš-hu-ut-ma lu-us-su-ḥa si-mat-su* « I will tear out the mast and rip out its (the boat's) fittings. » In the present text, at least, *simtu* would appear to have a more abstract sense, « proper (healthy) appearance, proper (healthy) complexion, » not unlike the meaning « proper appearance » attested with respect to monumental buildings and the like (see CAD, S, 282, meaning 3c). Cf. *simat pani* « complexion » (CAD, S, 283a) and note the equation of *simtu* with *zīmu* « appearance, countenance, luster » in Malku VIII, 113.³ The following transcription and translation of lines 11-13a may thus be proposed :
¹¹*ma-ra-am ar-ḥa-am* ¹²*ta-na-sà-ḥa-am* ¹³*si-ma-sú* « She strips the vigorous (lit. 'swift') son of his proper (healthy) appearance. »

1. C. Michel, « Une incantation paléo-assyrienne contre Lamaštum, » *Or* 66 (1997) 58-64 and tab. I.

2. Line 11 is poorly reproduced in the photograph. The present discussion is based primarily on Michel's copy of the tablet (p. 61).

3. Cf. SAA III, 48 :11'.

J. N. FORD (24-08-99)

Dept of Ancient Near Eastern Studies,
The Hebrew University of Jerusalem
Mount Scopus, JERUSALEM 91905 (Israël)

57) La stèle araméenne de Bukân : mise au point épigraphique – Depuis sa publication en persan par Rasoul-e Bashash Kanzaq, cette stèle araméenne, que j'ai republiée dans *Studia Iranica*, a fait l'objet de plusieurs études qui en soulignent l'importance¹. Comme l'article récent de M. Sokoloff propose de corriger certaines de mes lectures jugées « incorrectes » (p. 107), il me paraît utile de les examiner ici rapidement à la lumière des photographies parues entre-temps dans CRAI et que M. Sokoloff n'a pu utiliser.

En fait, Sokoloff ne s'écarte des lectures proposées qu'à la fin de la ligne 9 et au début de la ligne 10 ; ses autres « innovations » ne concernent que des restitutions ou des erreurs d'impression de sa part.

– Il en est ainsi de la 9^e lettre de la ligne 8, lue H (p. 107) alors qu'il s'agit clairement d'un N, comme d'ailleurs le confirme sa traduction 'from' montrant qu'il lit MN et non HN.

– Il en va de même à la ligne 12 où le syntagme ŠB'.ŠNN, « sept ans », n'apparaît pas dans sa traduction.

En ce qui concerne les restitutions, il suggère à la fin de la ligne 10 de lire [YKT]B, « il écrira », comme étant sa propre suggestion (« I would suggest... » p. 114), alors que cette suggestion est déjà évoquée dans *Studia Iranica*, p. 26. En fait, ses restitutions ne diffèrent que pour la fin des trois premières lignes :

– Lui-même admet que le ʾW qu'il restitue sans citer de parallèle à la fin de la ligne 1 est insuffisant pour remplir la lacune : il s'agit donc d'une pure conjecture ;

– À la fin de la ligne 2, il restitue un K en renvoyant à deux expressions attestées en araméen d'Égypte mais dont le parallélisme avec la formule utilisée ici n'est pas évident ; de plus, d'après les photographies, on peut hésiter entre la restitution d'une ou, plutôt, de deux lettres à cet endroit (cf. CRAI, fig. 4, fin de la ligne 3 et fin de la ligne 6) ;

– À la fin de la ligne 3, il rejette la restitution d'un Y, appuyé cependant par un syntagme parallèle du VIII^e s., sous le prétexte que ce serait le seul cas d'une graphie pleine dans cette inscription. Il reconnaît pourtant lui-même l'alternance des graphies BT et BYT dans les inscriptions araméennes de cette époque. En fait, depuis la découverte de l'inscription de Tell Fekheriyeh, tout spécialiste d'araméen ancien sait que les graphies pleines et défectives peuvent alterner, apparemment sans raison, dans une même inscription.

Le même argument erroné apparaît aussi dans le problème de la lecture des lignes 9-10, que, à la suite de Rasoul-e Bashash Kanzaq, je propose de lire MYT MR'H tandis que Sokoloff propose de lire WYTMRRH et que J. Teixidor lit WYTMRDH. À l'examen de CRAI, fig. 4, les deux premières lettres sont incomplètes et il ne reste que la tête de la première. Cependant une comparaison avec les M de cette fig. 4 (lignes 2, 3, 7, 9) montre clairement qu'ils commencent tous par un court trait descendant vers la gauche et un angle nettement marqué, tandis que les W ont soit une tête très arrondie (lignes 2, 3, 5, 7, 8), soit un premier trait descendant légèrement

vers la droite (lignes 4, 6). Paléographiquement cette lettre incomplète est donc plutôt un M qu'un W ; la lecture et l'interprétation de l'expression lue par Sokoloff semblent donc exclues.

Enfin, contrairement à ce que propose Sokoloff (p. 112), une confusion paléographique entre W et N semble exclue dans cette inscription : les formes masculines Y'PW et YML'WHY avec sujet féminin sont donc plutôt des fautes d'accord que l'on rapprochera de l'état emphatique irrégulier dans KL.MH.MWTN³, ce qui peut faire douter que l'auteur de cette inscription ait été « a native Aramaean scribe » (p. 106).

Au total, aucune des corrections de lecture proposées ne semble justifiée paléographiquement et aucune des restitutions nouvelles s'imposer.

1. A. Lemaire, « Une inscription araméenne du VIII^e siècle av. J.-C. trouvée à Bukân (Azerbaïdjan iranien) », *Studia Iranica* 27, 1998, p. 15-30 ; idem, « L'inscription araméenne de Bukân et son intérêt historique », *CRAI* 1998, p. 293-300 ; J. Teixidor, *Annuaire du Collège de France* 98, 1997/8, p. 732-734 ; J. Tropper, « Orthographische und linguistische Anmerkungen zur aramäischen Inschrift von Bukân », *NABU* 1998/4, § 107 ; M. Sokoloff, « The Old Aramaic Inscription from Bukân : A Revised Interpretation », *IEJ* 49, 1999, p. 105-115 ; I. Eph'al, « The Bukân Aramaic Inscription : Historical Considerations », *ibidem*, pp. 116-121.

André LEMAIRE (28-08-99)
21bis Avenue de Stalingrad
91120 PALAISEAU (France)

58) One Old Babylonian Text in the vicinity of Nusaybin – Piotr Michalowski and Adnan Mısıř (†) inform us that in the vicinity of Kazane Höyük at the fifth season of excavations, two Old Babylonian cuneiform tablets came to light, both found by Kazane villagers who brought them to the Şanlıurfa Museum (Two Old Babylonian Tablets from Kazane Höyük, *N.A.B.U.* 1996/90) and in their joint article again in the same place one castlike 11 column, tablet (see *JCS* 50, 1998, p. 55 fig. 2) in the same way of acquisition brought to the museum in 1993 by a local villager claiming that he had found it on the lower town of Kazane. The latter's origin is doubtful and to me, if authentic, might have been from Tell Mardik with caution.

As the co-authors published these three tablets, it reminded me an Old Babylonian tablet from the vicinity of Mardin-Nusaybin (the exact location is not known, it was brought to the museum of Mardin). Despite the fact that I photographed it in early 1986 together with some NA texts published in *SAAB* II issue 1, 1988 this Old Babylonian text cannot be included into the publication. I felt it imperative to inform the readers of *Assyriology* that the three texts found at Kazane Höyük may not be simply regarded as stray finds as this fact now could be reinforced by our text which we shall simply present as a preliminary information. The size of the tablet (I have no definitive measure) might be something like 5x4x1.8 cm. Black in color fitting the description of Tell Kazane texts.

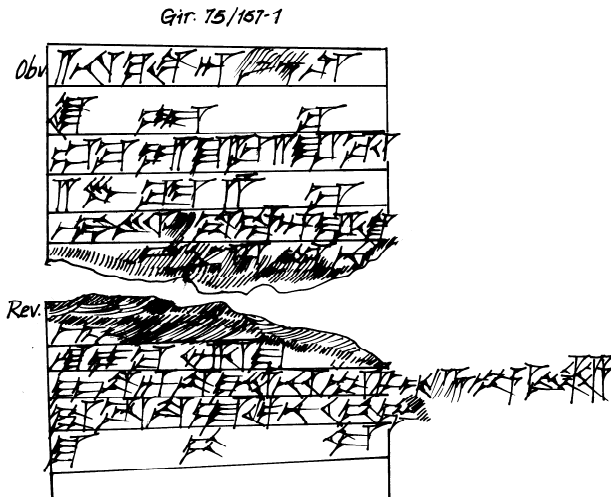
Transliteration :

Obv

- (1) a-na Ku-di-d...
 - (2) qí-bí-ma
 - (3) um-ma Ya-ku-ur-a-ra-da
 - (4) a-bu-ka-a-ma
 - (5) aš-šum LÚ.MEŠ] ša KÁ.DINGIR.RA.KI
- (rest is broken away)

Rev.

- (1') aš-š[um ...]
- (2') la i-ba-ar-ra...
- (3') i-na-an-na it-ti İR..... 4' ITI LÚ.KAR?
- (4') ša-da-na-ad-di-nu 10 (sila) KAŠ LU[GAL]
- (5') šu-bi-lam



When we give a try for translation : (1-5) Say to Kudi-d...-se, thus speaks Yakur-arada your father. On behalf of the people of Babylon... (rev. 1'-2') regarding... they are not inspected (3') And now with the slave... 4' months the people of KAR caused to be given (4'-5') send 10 (sila) of ordinary beer.

Brief comment : I do not remember a name Yakur-arada who writes a letter to his son Kudu.... The only similar name to this is Iakūn-šar (see D. R. Frayne, *RIME* 4, p. 757). Since the text mentions people of Babylon, it is certain that the text is written outside the territory of Babylon.

The copy of the text is made from the photo and may be regarded as supplementary support to the texts found at Kazane.

Veysel DONBAZ (10-09-99)
Istanbul Arkeoloji Muzeleri
34400 Sultanahmet, ISTANBUL (Turquie)

59) Recherches sur la « dynastie de Mananâ » (suite) : le *dublamâhum* du roi Nâqimûm – On sait depuis longtemps qu'à Ur le complexe religieux consacré à Nanna/Sîn comportait un bâtiment appelé *dub-lâ-mah* ; ce dernier était à la fois un portique monumental donnant accès à la terrasse de la ziggurat, un endroit où se déroulaient des procès et un sanctuaire auquel étaient rattachés des prébendiers-gudu₄ (voir mon *Clergé d'Ur*, p. 332 et depuis P. Steinkeller, ZA 75, 1985, p. 39 n. 1, P. Michalowski, *The Lamentation over the Destruction of Sumer and Ur*, MC 1, Winona Lake, 1989, p. 103, ainsi que A. George, *House Most High. The Temples of Ancient Mesopotamia*, MC 5, Winona Lake, 1993, p. 79). Il existe cependant un autre *é-dub-lâ-mah*, qui fut bâti par le roi Nâqimûm, comme en témoigne un nom d'année de ce roi : *mu é-dub-lâ-mah ba-dû* avec son *bis mu-ús-sa é-dub-lâ-mah Nâqimûm ba-dû* (cf. mes « Recherches sur la “dynastie de Mananâ”, I. Essai de localisation et de chronologie », RA 72, 1978, p. 13-40, spécialement p. 30). J'avais indiqué que « cette année *a* de Nâqimûm peut donc être rattachée aux années de dévotion à Nanna » (*loc. cit.* p. 17) et j'ai été suivi par A. George : « 205 **é.dub.lâ.mah** 3, a sanctuary built by Nâqimûm of the Mananâ dynasty, no doubt for Sîn » (*loc. cit.*, p. 79). Il est possible de confirmer cette hypothèse.

En effet, un texte de partage, daté de l'an 5 du roi de Babylone Sîn-muballiṭ, mentionne comme voisin du jardin dévolu à Ipiq-Eštar un bâtiment nommé *é du-ub-la-ma-hu-um* (D. Arnaud, *Altbabylonische Rechts- und Verwaltungsurkunden*, BBVOT 1, Berlin, 1989, n°27 : 8). On peut faire à ce sujet plusieurs observations. On remarquera d'abord qu'il s'agit, à ma connaissance, de la première attestation d'un emprunt du terme *dub-lâ-mah* par l'akkadien. Par ailleurs, l'étude détaillée du cadastre livre des données intéressantes. Le texte commence ainsi : (1) 3Ṛ9Ṛ sar 5 ḡn ḡšḡkiri₆ (2) ús-sa-rá é ḡsu'en (3) ù zag ḡšḡkiri₆ 2-kam-ma-bi i₇ UD.KIB.<NUN.>NA (4) sag¹-bi ḡšḡkiri₆ *mu-na-wi-ru-um* (5) sag-bi 2-kam-ma-bi *i-pí-ig-eš₄-tár* (6) ha-la *a-da-lâl* (7) 39 sar 5 ḡn ḡšḡkiri₆ (8) ús-sa-rá é *du-ub-la-ma-hu-um* (9) ù Ṛús-sa-ráṚ i₇ UD.KIB.NUN.NA (10) sag-bi [ḡšḡki]ri₆ *a-da-lâl* (11) sag-bi [2]-kam-ma-bi *na-ah-bu-šum* (12) ha-la *i-pí-ig-eš₄-tár*. On peut donc se représenter ainsi la disposition sur le terrain : le long du fleuve, on a une bande de jardin, les deux parcelles d'Ipiq-Eštar et d'Adallal étant contiguës. Bordant ce jardin s'élevait un temple de Sîn (l. 2), auquel était accolé un *é dublamâhum* (l. 8). On notera enfin que le serment est prêté par Marduk, Zababa et Sîn-muballiṭ et que l'un des témoins se nomme Zababa-kâšid (l. 31). Il est donc exclu que le contrat provienne d'Ur (ce que la date permettait déjà de savoir) et beaucoup plus vraisemblable qu'on se trouve dans la région de Kiš. Or c'est justement dans cette région que se situe la capitale de la « dynastie de Mananâ », qui avait Nanna/Sîn comme divinité principale (RA 72, p. 15-18) ; un texte de ce lot mentionne même un jardin de Sîn (cf. RA 72, p. 150). Il semble donc assuré que BBVOT 1 n°27 nous donne une attestation du *dub-lâ-mah* construit par le roi Nâqimûm.

Dominique CHARPIN (8-10-99)
32 bis ave Kennedy
92160 ANTONY
e-mail : charpin@msh-paris.fr

60) *bunbullu* – Both dictionaries do not have a definition for this word (see AHW 138a, CAD B 317a). Three attestations are indicated : ABL 633 :22 = CT 53 :46, Craig ABRT 1 7 :3 (K 1286), and BAM 499 col. iii :3' (K. 2416+). Following BAM 499 col. iii :3'-4', a definition that would fit all the contexts would have to be a plant that could be crushed, dried and softened, as *bu-un-bu-ul-[li]* is mentioned as one of five plants : ZÉ GU₄ GI₆ ZÉ GÍR.TAB ZÉ PEŠ *bu-un-bu-ul-[li]* ṚU¹ *su-a-di* TUR-ár SÚD 5 Ú ḤI.A ŠEŠ.MEŠ DIRI-*ma*. A gloss is written over *su-a-di* : ZÉ MUŠ. Three of the five plant names have *Decknamen* (excrement of a black ox, excrement of a scorpion, excrement of mouse) and the gloss has added the *Deckname* of *su-a-di* (excrement of a snake). Together they are described clearly as 5 Ú.ḤI.A ŠEŠ.MEŠ which supports Köcher's explanation that the substances of the *Dreckapotheke* are secret names of plants ; cf. F. Köcher, « Ein Text medizinischen Inhalts aus dem neubabylonischen Grab 405 » in R.M. Boehmer, F. Pedde, B. Salje, *Uruk, Die Gräber*. Mainz. 1995 203-217. In ABL 633 :22, *bunbullu* was used to decorate a horse or alternatively represented a decoration that resembles a plant (see F.M. Fales AfO 27 (1980) 142ff). The plant could well have been used for ritual purposes i.e. ABRT 1 7 :3. The Neo-Aramaic word *bunbūla* [*bumbūla*] has the meaning « cone » see R. Macuch, E. Panoussi, *Neusyrische Chrestomatie*, Wiesbaden 1974 21. Hence, *bunbullu* with the meaning « cone » appears to fit the above mentioned contexts.

T. KWASMAN
Martin Buber Institut, Universität zu Köln
Kerpenerstrasse 4

61) Una nuova data per l'inizio del regno di Antioco IV senza coreggente – In Testi dalla *Babilonia ellenistica* I, Pisa/Roma 1997, p. 239 sg. potevo indicare come data attestata più antica per Antioco IV come solo re dopo la uccisione del figlio (avvenuta in Ab del 142 ES, agosto del 170 a.e.v., secondo la Lista Reale No. 6, cf. ibid. p. 209 : 12) la data del 16 Ulūl 143 ES = 2 ottobre 169 a.e.v., cioè più di un anno dopo il fatto, offerta dal testo del Montreal Redpath Museum pubblicato da G.J.P. McEwan in ARRIM 4 (1986), p. 35 sg. Il testo W.16383a (VAT 21654), dall'Irigal di Uruk, pubblicato da A. Cavigneaux in AUWE 23 pp. 122-124, 214-215, ora riempie parzialmente (il nome del mese è rotto) la lacuna con la sua data del 142 ES. Ricostruiamo come segue il colofone :

Vo 30 [IM^m A šá] r^mana-GAL^{-d}60 lúMAŠ. MAŠ^d60 u an-tu₄
 31 [UNUG^{ki-ú} ŠU^{II} m^{ri}]-ḫat^{-d}60 A šá^{md}60-ŠEŠ^{meš}.MU A^mMU^{meš}
 32 [UNUG^{ki} i^{tu}x UD].12 MU.142^man-ti-'i-i-ku-su LU[GAL]

« [Tavola di NP figlio di] Ana-rabûti-Anu, esorcista di Anu e Antu, [Urukese. Mano di Ri]ḫat-Anu figlio di Anu-aḫḫē-iddin discendente di Šumāti. [Uruk, mese x, giorno] 12, anno 142 Antioco re ».

La valutazione della lacuna a sinistra e le integrazioni si basano sul modello più frequente dei colofoni urukesi, ma si può pensare anche ad una lacuna più ampia considerando Ana-rabûti-Anu non il padre, ma il nonno del « proprietario » della tavoletta e integrando all'inizio delle rr. 31-32 ulteriori titoli del tipo di ŠEŠ.GAL e simili. I due personaggi non sono per ora attestati altrove ; un Rihat-Anu figlio di Anu-aḫḫē-iddin discendente di Šumāti è attestato attraverso i suoi figli in VS 15 31 e 36 e nella divisione ereditaria VS 15 39 e duplicati fra il 123/125 e il 132 ES, ma ciò non è sufficiente per una identificazione. La mancanza del segno KÁM dopo i numerali del giorno e dell'anno è rara nei colofoni, ma non ignota : cf. p. es. BaM Beiheft 2 16 Vo 3', BRM 4 13 : 81, SBH 28 : 22.

Giuseppe DEL MONTE (18-09-99)
 Università di Pisa, Dpt. Scienze storiche del mondo antico
 via Galvani 1 I-56126 PISA (Italia)
 E-mail : delmonte@lunet.it

62) Dûr šinni – The term was treated by Howard Jacobson in N.A.B.U. 1996/132 who compared it to Greek e-rko" ojdovnton « wall of teeth ». In Akkadian, it is attested as a logogram in the duplicate texts KAR 43 :rev.13 and KAR 63 :rev.11 edited by Ebeling in MAOG V/3 (1931) 16ff : BÂD ZU-a+a. It is perhaps worth noting that it also occurs in the Babylonian Talmud in the tractate Sabbath 65a as **ynyçrwd**. The passage in the Talmud deals with application of salt for **ynyçrwd** : « With a peppercorn, and with a grain of salt. A peppercorn is for [counteracting] the breath of the mouth ; a grain of salt is for **ynyçrwd** ». **ynyçrwd** has been traditionally interpreted as toothache (i.e. Rashi *ad loc.*). M. Jastrow, *Dict.* p. 129 defines the term as « [row of teeth,] gum ». The use of salt in this context is for cosmetic and not healing purposes and is obviously employed to whiten the teeth. The comparison with German *Gebiß* proposed by H. Jacobson is incorrect. The « wall of teeth » comprise those teeth that are exposed and seen when the mouth is opened.

T. KWASMAN (01-10-99)

63) Erra e Mama e l'archivio di SI.A-a – Il cosiddetto archivio di SI.A-a è composto da 61 tavolette, citate da P. Steinkeller, *Sale Documents of Ur III Period*, p. 305. L'unica tavoletta inedita di questo elenco, Oxford 1932-419, è stata recentemente pubblicata da J.-P. Grégoire, AAICAB I/1, p. 117. Questi testi sono costituiti in grande maggioranza da documenti di prestito (orzo, argento, eccezionalmente lana) e in più da alcuni contratti di compravendita (esseri umani e, in un caso, 3 SAR di terra non coltivata) e abbracciano un lungo periodo che va da Š 40 a IS 2. Nella quasi totalità dei testi SI.A-a risulta il creditore o l'acquirente, con l'eccezione del contratto di prestito MVN 13, 890-891 (AS 3) e del contratto di acquisto H. Sauren, *N. Y. Public Library*, 359 (Š 40), che vedono come principale agente della transazione un certo Gari-AN, che ricorre in altre tavolette dell'archivio di SI.A-a come testimone (MVN 8, 164 e 165 : IS 2 ; H. Sauren, *N. Y. Public Library*, 384 : Š 48) o come venditore (TIM 9, 103 : IS 1). Non è completamente da escludere che MVN 13, 890-891 e H. Sauren, *N. Y. Public Library*, 359 appartengano all'archivio di una differente *household* che avrebbe avuto come capo questo Gari-AN.

SI.A-a, definito figlio di AN-ba-ni (H. Sauren, *N. Y. Public Library*, 384 r. 3 ; MVN 8, 152 r. 4), ha il titolo di sipa in MVN 13, 909 r. 3 (AS 7) e successivamente assume quello di na-gada (H. Sauren, *N. Y. Public Library*, 365 r. 5 : ŠS 7 e 376 r. 3 : ŠS 5), con un mutamento che suggerisce un'ascesa di grado, forse in conseguenza del buon andamento dei suoi affari.

Ancorché già venti anni fa sia stato annunciato uno studio dedicato all'archivio di SI.A-a (cf. MVN 8, p.23), questa raccolta di testi non è stata finora oggetto di una ricerca complessiva, avendo attirato l'attenzione degli studiosi soprattutto il problema della sua provenienza. In particolare risulta del tutto trascurata

l'onomastica di questi testi, che pure potrebbe fornire qualche contributo all'individuazione del centro in cui era situata la *household* di SIA-a. Così, si può notare che di gran lunga il più frequente elemento teoforo maschile è Erra:

- èr-ra-an-dùl* (MVN 8, 155 v. 1)
- èr-ra-ba-ni* (MVN 13, 900 v. 1; H.Sauren, *N. Y. Public Library*, 376 v. 2; TIM 3, 148 v. 3)
- èr-ra-ḫa-bi-it* (TIM 5, 12 r. 7)
- èr-ra-TÚG.DÙL* (TIM 3, 150 v. 3)
- i-din-èr-ra* (JCS 23, 8 v. 1; MVN 8, 154 v. 3)
- puzur₄-èr-ra* (MVN 13, 745 v. 3; H.Sauren, *N. Y. Public Library*, 380 v. 1)
- šu-èr-ra* (MVN 13, 750 v. 3; 751 v. 2)

Questo stesso dio è anche il più frequente elemento teoforo maschile nell'onomastica dell'archivio di Turam-ili (cf. M. van de Mieroop, JCS 38 [1986], pp. 1-80):

- èr-ra-ba-ni* (2 r. 9)
- èr-ra-dan* (3 r. 6)
- i-din-èr-ra* (19 r. 5)
- šu-èr-ra* (40 v. 4).

Il più frequente elemento teoforo femminile è Mama, con le varianti Mami/Mamitum, sia nei testi di

SIA-a:

- bur-ma-ma* (MVN 8, 168 r. 16)
- puzur₄-ma-ma* (MVN 8, 153 v. 1)
- šu-ma-ma* (MVN 8, 154 v. 2; 13, 741 r. 5)
- šu-ma-me-tum* (MVN 8, 153 v. 7; MVN 13, 745 v. 2)
- ú-túl-ma-ma* (D.I.Owen-G.D.Young, JCS 23, p.98, 8 r. 7; MVN 13, 743 v. 2; 750 r. 5; 751 r. 5; 897 v. 2; 900 v. 3; 903 v. 1; 904 r. 8; H.Sauren, *N. Y. Public Library*, 365a v. 4; 376 r. 5; TIM 3, 148 v. 1; 9, 103 r. 10)
- ur-ma-ma* (TIM 3, 150 r. 7; 6, 44 v. 6),
- sia in quelli di Turam-ili:
- bur-ma-ma* (10 r. 6, sig.)
- ma-mi-šar* (20 sig.)
- puzur₄-ma-ma* (40 v. 2)
- šu-ma-ma* (37 r. 4).

Come è noto, Erra, menzionato in due linee anche con il nome di Nergal (IIIc 31; V 39), e Mama (^dma-mi/mi: cf. L.Cagni, *L'epopea di Erra*, Roma 1969, p. 60 I 20) costituiscono una coppia divina nell'Epopea di Erra, ma il rapporto tra le due divinità è da assegnare a un periodo molto più antico, come provato dalle liste divine¹: nella lista Weidner, la cui prima redazione è da attribuire al periodo di Ur III (cf. W.G. Lambert, *Götterlisten*, RIA 3, p. 474, §2), Mama, che compare con entrambi i nomi di ^dma-mi e ^dma-ma, segue Nergal-Erra(gal), di cui è definita *aššassu* « sua sposa » (cf. E.F. Weidner, AfK 2 [1924/5], p.17, 15-19). Parimenti ^dma-mi-tum, nome di formazione accadica derivato da ^dma-mi, segue immediatamente Nergal nella lista Genouillac, che costituisce la base della grande lista AN = *Anum* (cf. H. de Genouillac, RA 20 [1923], p. 105, col. IX, 33-34). Nella lista classica ^dma-mi-tum è la sposa di Meslamtaea (cf. R.L. Litke, *A Reconstruction of the Assyro-Babylonian God-Lists*, AN: ^dA-NU-UM and AN:ANU ŠA AMELI, p. 216, 299). Infine, nella Lista di Nippur ^dma-mi è menzionata subito dopo Nergal (cf. C.F. Jean, RA 28 [1931], p. 192, 15-16). Da questi elementi riteniamo si possa ricavare che Erra e Mama costituivano una coppia divina nel culto già della fine del III millennio e, quel che più interessa all'argomento in discussione, che con ogni probabilità le due divinità erano a capo del pantheon cittadino nel centro da cui proveniva l'archivio di SIA-a. Il fatto che un'analoga realtà religiosa sembra riguardare il centro da cui proveniva l'archivio di Turam-ili costituisce, poi, un altro indizio per la comune provenienza dei due archivi².

L'identificazione di questo centro è tuttora dubbia: D. Frayne, NABU 1997/76 ha proposto recentemente di individuare in A.ḪA/Ti-wa il luogo di provenienza dell'archivio di SIA-a. A.ḪA/Ti-WA sarebbe una città vicina a Tell 'Uqair e centro di culto della dea della medicina Ninkarrak/Gula, ma in base agli elementi da noi sopra discussi la principale divinità femminile del sito deve essere Mama e non Ninkarrak/Gula. E costituirebbe un bizzarro accostamento quello del dio della pestilenza alla dea della guarigione. Di contro, l'identità degli dèi che secondo la nostra ricostruzione sarebbero a capo del pantheon di questo centro sarebbe a favore della sua identificazione con Maškan-Puša, suggerita da P. Steinkeller, *op. cit.*, pp. 305-306. Maškan-Puša era senz'altro situata nel territorio di Puš, che sembra posta a non grande distanza da Kutha, la città santa di Nergal. Si può notare anche che un nome di mese che ricorre solo nell'archivio di SIA-a menziona la festa (ezen) di Nergal: J.-P. Grégoire, AAICAB I, 1932-419b v. 5; MVN 8, 154 v. 5; 13, 911 v. 6)³.

1. Due suggestive spiegazioni dell'accostamento di Mam(m)a, uno dei più frequenti nomi della Dea Madre, al dio della guerra e della pestilenza Erra sono fornite da J.J.M. Roberts, *The Earliest Semitic Pantheon*, pp. 24 e 44.

2. A riguardo dell'origine di questo archivio il suo Editore, *art. cit.*, p. 6, prende in considerazione la presenza in tre antroponimi dell'elemento Ašg/ki, che ricorre in cinque nomi dei testi di Tell al-Wilayah, editi da J.N. Postgate, *Sumer* 32 (1976),

pp.77-100, e in entrambi i centri con l'insolita grafia ^dāš-gi₅. Anche sulla base di questo rapporto, egli suggerisce che il centro di provenienza dell'archivio di Turam-ili sia nelle vicinanze di questo centro o coincida con esso. Nei testi di Ur III di Tell al-Wilayah i differenti nomi propri integri che citano Ašgi sono in realtà tre (^dāš-gi₅-ba-ni, puzur₄-^dāš-gi₅, ur-^dāš-gi₅) e tre sono quelli che citano Erra (*èr-ra-ga-me-er*, *èr-ra-nu-id*, *èr-ra-tu-kùl-ti*), mentre Mama ricorre negli antroponomi puzur₄-ma-ma e forse x²-ma-me-tum (*ibid.*, tav. V, N.8B IV 8).

3. Complessivamente nei testi di SI.A-a, di Turam-ili e di Tell al-Wilayah risultano menzionati 24 distinti nomi di mesi, una metà dei quali potrebbe appartenere a un calendario locale, come il succitato mese della festa di Nergal, e l'altra a un calendario ufficiale, che dovrebbe essere quello della provincia di Nippur: ad apin-du₈-a e agli onnipresenti ezen-^dšul-gi e še-gur₁₀-ku₅ del calendario di Ur III di questa città, potrebbero essere aggiunti il mese a-bu/pa₄-um che fa parte del calendario aB di Nippur (V mese), il mese ezen-^dinanna, forse una variante di kin-^dinanna del medesimo calendario (VI mese) e ancora i mesi ni-^den-lil-lá e tum-ma-al, che menzionano rispettivamente il supremo dio di Nippur e il principale edificio sacro della paredra di questi.

Antonella LO CASTRO
Via Catania, "Res. Villa Dante"
98124 MESSINA (Italia)

64) Une interprétation ésotérique du nom d'Assarhaddon – Dans un article récent, Simo Parpola a démontré avec brio la polysémie inhérente à l'écriture d'un nom propre en cunéiforme. Appliquant sa démarche à la graphie traditionnelle du nom de Gilgameš (^dGIŠ.GÍN.MAŠ), il a pu y lire un sens caché, accessible aux seuls connaisseurs des arcanes de la culture écrite¹: « Celui qui reflète l'arbre de l'équilibre », confirmant de la sorte l'interprétation globale qu'il avait proposée antérieurement pour l'Épopée ninivite dans son ensemble². Le fait que les académiciens mésopotamiens jouaient de leur écriture pour véhiculer différentes interprétations simultanément n'est pas en soi un élément nouveau. L'assyriologie en est consciente depuis longtemps et de nombreux articles en témoignent. L'énumération célèbre des 50 Noms de Marduk à la fin de l'*Enūma Eliš* en est peut-être la manifestation la plus éclatante³.

En appliquant les mêmes règles d'exégèse, S. Parpola a également dégagé les différents sens présents dans les graphies du nom du dieu Aššur⁴, pour y retrouver à la fois les notions de « dieu unique, universel », mais aussi de « totalité des dieux »⁵. Le concept d'Aššur en tant que « totalité des dieux » se retrouve clairement exprimé dans certains noms propres, comme Gabbu-ilāni-Aššūr⁶ « Aššur est la totalité des dieux ».

Cette affirmation trouve encore confirmation dans la graphie du nom d'Assarhaddon, un élément qui semble avoir échappé à la sagacité des commentateurs, probablement en raison de son évidence. Le nom d'Assarhaddon (Aššūr-aḥu-iddina) est écrit très régulièrement et majoritairement ^IAN.ŠĀR—PAB—AŠ ou ^I(^d)aš-šur—PAB—AŠ⁷. Or, en néo-assyrien, le signe PAB est couramment utilisé pour exprimer le total dans les textes administratifs, à côté de son sens courant de aḥu « frère »⁸. Les lectures *ištēn* ou *ēdu* de AŠ font également partie des valeurs élémentaires de ce signe. Par l'écriture de son nom, Assarhaddon affirme donc « Aššur est la totalité de l'Un » ou encore « Aššur est à la fois Tout et Un ». En jouant de plus sur les sens des graphies du nom d'Aššur lui-même, on peut encore multiplier les exégèses: « La Totalité-des-dieux/Totalité-d'en-Haut est Tout et Un ».

Il n'est pas impossible que des notions analogues soient présentes également dans les graphies du nom d'Assurbanipal (^IAN.ŠĀR—DÛ—A), puisque le signe DÛ véhicule, lui aussi, des sens liés au concept de totalité (*kalu*, *gimru*, *gabbu*, etc.). Le signe A, par contre, évoquerait le « flot », soit les eaux primordiales, soit le « flot de l'émanation »⁹, soit encore le flot du sperme créateur¹⁰. On obtiendrait ainsi des exégèses comme « Aššur est la Totalité du Flot (de l'émanation) », « Aššur est la Totalité de l'acte créateur ». Le nom d'Assurbanipal, sous sa graphie courante, illustrerait donc de manière parfaite le concept de l'Arbre de Vie proposé par S. Parpola.

À travers les graphies les plus courantes de leur nom, Assarhaddon, et peut-être également Assurbanipal, manifestent donc cette profession de foi qui consiste à rassembler en Aššur à la fois l'unicité et la multiplicité du plérôme divin qui s'expriment dans les représentations de l'Arbre de Vie assyrien.

1. Voir « The Esoteric Meaning of the Name of Gilgamesh », dans J. Prosecky (éd.), *Intellectual Life of the Ancient Near East* [= RAI 43], Prague 1998, 315-329.

2. Dans « The Assyrian Tree of Life: Tracing the Origins of Jewish Monotheism and Greek Philosophy », *JNES* 52, 1993, 161-208, et plus particulièrement p. 192 et suiv.

3. Cf bien entendu J. Bottéro, « Les noms de Marduk, l'écriture et la 'logique' en Mésopotamie ancienne », *Finkelstein Mem. Vol.*, 1977, p. 5-28; voir aussi les articles « Geheimschrift » et « Geheimwissen » dans le *Reallexikon der Assyriologie*, vol. 3, p. 185-188 et 188-191.

4. *JNES* 52, p. 205-206.

5. Voir l'introduction à S. Parpola, *Assyrian Prophecies*, State Archives of Assyria IX, 1997, principalement aux pages XXI et suiv. et les notes 15, 16 et 29.

6. *JNES* 52, p. 187 n.97; SAA IX, p. LXXXI, n. 16. On consultera la liste des noms composés avec l'élément Gabbu-ilāni dans K. Radner (éd.), *The Prosopography of the Neo-Assyrian Empire*, I/II (B-G), 1999, p. 414 et suiv.

7. Voir K. Radner (éd.), *Prosopography*, I/I, 1998, p. 145 et suiv. Noter que les textes prophétiques édités dans SAA

IX offrent une remarquable unité de graphie (*laš-šur—PAB—AŠ*).

8. Voir MSL III p. 64 (Voc. Sa, fragm. M, 4) : [DIŠ pa-ab] [PAB] [nap]-ḫa-ru ; CAD N/1, 292a

9. Cf. JNES 52, p. 172-173, n. 55.

10. A = *riḫātu* « sperme », *rikibtu* « copulation » ou même *ummu* « mère », voir MSL 14 p. 204.

Philippe TALON (28-06-1999)
Université Libre de BRUXELLES (Belgique)

65) Šapataku' of Meluḫḫa in a Second Inscription of Sargon II – The episode of Iamani's extradition to Assyria is described in several inscriptions of Sargon II, but the name of the Egyptian king who extradited him has appeared for the first time in the recently-published Tang-i Var rock inscription (G. Frame, *OrNS* 68 [1999], 31-57). The king's name was Šapataku' – i.e., Shebiktu, the Kushite king of the Napatan dynasty. His name may now be restored in the broken inscription of Sargon unearthed at Malatya (G.R. Castellino, in P.E. Pecorella, *Malatya - III*, Rome 1975, 69-73). Lines 1-5 of the inscription relate the episode of Iamani of Ashdod, and his extradition is described in line 4. The beginning of the line was restored [xxxxxx] AN LUGAL KUR Me-luḫ-ḫa. In the light of the Tang-i Var inscription, we may safely restore it: [^mša-pa-ta-ku-u']. « Šapataku', king of Meluḫḫa, the awe-inspiring splendor of the gods Aššur, Nabu (and) Marduk, [my] lord[s], overwhelmed him and he [...] ».

We may further note that the Kushite king Šapataku'=Shebiktu is mentioned among the sons of Cush in the biblical Table of Nations (M. Astour, *JBL* 84 [1965], 422-25). The writing of the name Sabteca (Gen 10:7 *Sabte^e kāh* ; 1 Chr 1:9 *Sabte^e kā*) fits exactly the Assyrian transcription of his name (*ša-pa-ta-ku-u'*). His inclusion in the list of Cush's 'sons' may have been due to the author's poor knowledge of the area of Cush, so that the toponyms Seba and Sabtah could have suggested to him that Sabteca was another toponym in this area (E. Lipinski, *Zeitschrift für Althebraistik* 5 [1992], pp. 146-47).

Nadav NA'AMAN (04-10-99)
Dept. of Jewish History, Tel Aviv University
RAMAT AVIV 69978 (Israël)

66) RS 17.59 – Le contenu et la présentation de ce court document mutilé, scellé par le roi Ini-Tešub de Karkemiš, avaient, de son propre aveu, frappé son éditeur J. Nougayrol (cf. *PRU* IV, p. 149). Il notifie en effet la décision du roi hittite Tudhaliya IV de dispenser le roi d'Ugarit d'aide militaire dans la guerre avec l'Assyrie contre une forte somme en or, alors que le traité d'allégeance accordé par Mušili II à Niqmepa faisait de l'envoi de troupes en cas de conflit une obligation ; on comprend l'intérêt de ce texte, souvent cité, mais son état oblige à d'importantes restitutions, à l'exception des trois dernières lignes (« Le roi de l'Ugarit a donné à Mon Soleil 50 mines d'or, (tirées) de 10 "caravanes" du Bît-duppašši. »)

« Les parties intactes permettant de rétablir au moins la substance des autres », Nougayrol, avec son talent habituel, restitue et traduit de façon très plausible le début du texte : Tudhaliya ayant libéré le roi d'Ugarit de ses obligations, ses soldats et ses chars ne seront pas requis tant que durera la guerre contre l'Assyrie. Puis :

6 [a-di nu-kūr-tù ša kur aš]-šur ig-gám-mar
[ša lugal kur uru u-g]a-ri-it erín.meš-šu ḡšgigir.meš-šu
[a-na ti-il-la-ti l]a-a il-la-ku

« [Jusqu'à ce que la guerre d'As]syrie soit terminée, [du roi de l'Ug]arit les soldats et les chars [en renfort] n'auront pas à aller »

Les lignes 9 à 16 sont à mon avis plus problématiques. Nougayrol propose (*PRU* IV, p. 151) :

[ur-ra-am še-ra-am lu]gal kur ú-ga-ri-it
10 a-na [di-ni(?) m]im-ma lu-ú la-a ú-nam-ma-šú²-šú
ù ki-i-me-e nu-kūr-tù ša kur aš-šur [ig-gám-mar]
[šum(?)]-ma^dutu-ši lugal kur aš-šur i-le-'e [?]
[e-nu-ma](?)it-ti a-ha-miš i-sal-[la-mu]
[aš-šum er]ín.meš-šu ḡšgigir.meš-šu di-(?)-n[am(?) la-a]
15 [ú-na]m-ma-šú ù egir-nu a[(?)na di-ni la-a]
[ú-n]am-ma-šú-šú

« [Dans l'avenir, le r]oi de l'Ugarit, qu'on ne lui suscite aucu[ne affaire (à ce sujet)] : lorsque la guerre d'Assyrie [sera terminée, s]i Mon Soleil l'emporte sur le roi d'Assyrie, [quand] ils seront en pa[ix] ensemble, [au sujet] de ses [sol]dats et de ses chars, on [ne] suscitera [pas d'a]ffaire, et, ensuite, on [ne] lui en suscitera [pas (davantage)!] ».

La collation du moulage m'a amenée à mettre en doute une traduction qui présente par ailleurs quelques difficultés. *Dīna* (jamais *ana dīni*) *namāšu/nummušu*, rendu ici par « susciter une affaire », est effectivement une expression du vocabulaire juridique d'Ugarit, ce qui ne veut pas dire qu'elle était en usage dans l'akkadien de Karkemiš, et elle implique clairement l'idée d'un procès. On imagine mal le pouvoir hittite citant en justice un vassal n'ayant pas accompli les obligations militaires prévues par un traité d'allégeance. Qui serait alors concerné? Pourquoi d'autre part dirait-on tantôt *ana dīni unammašušu* tantôt *dīnam unammašu*? Les traces de la l. 10 ne correspondent d'ailleurs pas à DI et surtout, à la l. 14, c'est très clairement KI (peut-être suivi de *i*) et non DI, ce qu'en fait a copié Nougayrol, et ce KI, plus allongé que sur l'autographe, ne peut pas être confondu avec un DI (comme ceux qui figurent dans d'autres documents d'Ini-Tešub, par exemple RS 17.146, l. 23). Or *namāšu* avec *erín.meš* ^{giš}*gigir.meš* se trouve dans le traité entre Šuppilulium I et Tette (CTH 53 = KBo I, 4, II l. 17-18), et sans doute dans celui de Muršili II avec Niqmepa (cf. G. F. Del Monte, *Il trattato fra Muršili II di Hattuša e Niqmepa di Ugarit*, Rome, 1986., p. 16, l. 20 et, pour le commentaire avec les parallèles hittites, p. 65s.).

Je ne suis pas sûre de ce qu'il faut restituer exactement, mais je comprendrais plutôt quelque chose comme :

- [a-nu-um-ma² aš-šum² lu]gal kur ú-ga-ri-it
 10 a-na [re²-šú²-t]i¹-ma lu-ú la-a ú-nam-ma-l-šu-1-šu²
 à ki-i-me-e nu-kūr-tù ša kur aš-šur [ig-gam-mar]
 [e²-nu²]-ma ^dutu-ši lugal kur aš-šur i-le-'e
 [ú²] it-ti a-ha-miš i-sal-[la-mu]
 [ú² er]ín.meš-šu ^{giš}gigir.meš-šu ki-[i² ša pa-na-nu²]
 15 [ú-na]m-ma-šu à egir-nu a[²-na re-šú-ti ou : a[²-kan²-na ?]
 [ú-n]am-ma-šu-šu

« [A présent², en ce qui concerne² le r]oi de l'Ugarit, on ne peut absolument pas le mobiliser à [la rescousse²], mais lorsque la guerre d'Assyrie [sera terminée, quan]d⁴ Mon Soleil l'emportera sur le roi d'Assyrie [et quand] ils [seront] en paix ensemble, [on mo]bilisera (= pourra mobiliser) ses soldats et ses chars *com*[me auparavant²] et par la suite, [on] le [mo]bilisera [à la rescousse², ou : également²]. »

La découverte d'un joint ou d'un duplicat nous a montré plus d'une fois qu'il faut se défier des restitutions ; je dirais que celles-ci sont compatibles avec les lacunes et me semblent plausibles⁵. Le roi de Karkemiš compléterait la décision de Tudhaliya en précisant bien que l'exemption n'est valable que pour la guerre en cours et qu'ensuite, tout doit se passer comme auparavant : conformément au traité d'allégeance, les forces d'Ugarit devront être à la disposition de son suzerain hittite⁶.

1. Le *mim* copié par Nougayrol me paraît plutôt la fin d'un *ti* semblable au *ti* de la l. 3 car je ne vois pas l'horizontal (mais, surtout au bord d'une cassure, un moulage ne vaut pas l'original) et la lacune est plus courte que ne le laisse croire l'autographe ; il n'y a pas assez de place pour *ti-il/il₅-la-ti*, et les traces ne conviendraient d'ailleurs pas, mais elles ne sont pas non plus très bonnes pour *re-šú-ti*. Il faudrait collationner l'original.

2. Cf. Ugaritica V, n°23, l. 21 (lettre du roi de Karkemiš).

3. *ki-i ša pa-na-nu*, « ainsi qu'antérieurement », cf. RS 17.335+ = PRU IV, p. 74, l. 56 (édit de Muršili II).

4. [enu]ma plutôt que [šum]ma car il me paraît peu vraisemblable que le texte envisage la victoire du roi hittite comme une possibilité et non comme une certitude.

5. D. Arnaud a déjà donné une nouvelle traduction du texte dans le catalogue de l'exposition *Au pays de Baal et d'Astarté. 10.000 ans d'art en Syrie*, Paris, 1984, p. 184, sous le n°212. S'il comprend en gros comme moi les lignes 9-13, nos traductions des lignes 14-16 sont à l'opposé l'une de l'autre. Pour lui, la guerre finie, « [on ne m]obilisera pas plus qu'[auparavant] ses [fan]tassins et ses chars et par la suite, [on ne] le [mobilisera pas pour [prêter main forte]. ». Une exemption définitive payée en une fois et accordée par le roi de Karkemiš me paraît moins plausible et moins compatible avec la correspondance ultérieure entre Ugarit et les Hittites.

6. Cf. Del Monte, *Trattato*, p. 16-18.

Sylvie LACKENBACHER (12-10-99)

67) Questionnements mathématiques – Malgré leur dispersion dans le temps (cinq à six siècles) et dans l'espace (Mésopotamie, Pays de Sumer), les textes mathématiques du III^e millénaire et du début du II^e millénaire présentent des caractères d'homogénéité qui autorisent, dans une certaine mesure, à les traiter ensemble.

Des études approfondies ont été réalisées sur ces textes par d'éminents auteurs (F. Thureau-Dangin, O. Neugebauer, A. Sachs, J. Höyurp, K.R. Nemet-Nejat, M. Civil, M. Soubeyran, etc.). L'objet de ces quelques lignes est d'évoquer le *degré de précision* d'un certain nombre de chiffres ou de « formules ».

1. *L'adéquation entre les données du problème et sa résolution* est en général excellente : on dispose des données nécessaires et suffisantes, compatibles entre elles dans la plupart des cas, les incompatibilités

éventuelles résultant vraisemblablement d'erreurs de scribes.

On trouve parfois des données surabondantes mais compatibles entre elles. Par exemple¹, on donne les trois côtés d'un triangle, dont la spécificité « triangle rectangle » est évidente en raison de la proportionnalité des mesures à 3, 4, 5. Il s'agit de calculer la hauteur issue du sommet de l'angle droit et les segments formés sur la base par le pied de la hauteur. Or le scribe fournit en outre les surfaces des triangles rectangles intérieurs, données inutiles puisque tous les éléments liés au triangle peuvent être déterminés à partir des trois côtés. La mesure de l'une de ces surfaces est utilisée en fait dans la résolution du problème : alors qu'en réalité une solution plus simple était possible. Sans doute cette donnée surabondante, mais exacte, provient-elle du désir du scribe de faciliter le travail pour l'élève, selon le mode de raisonnement qu'il avait l'habitude de pratiquer.

2. Dans les domaines des chiffres et des « formules », on observe généralement une précision bonne, voire remarquable, parfois des approximations étranges.

La tablette YBC 7289 porte le dessin d'un carré et de l'une de ses diagonales, accompagné de trois chiffres : 30 pour le côté du carré ; 42, 25, 35, pour la diagonale ; le troisième chiffre 1, 24, 51, 10 est le quotient exact de la valeur de la diagonale par celle du côté. Il s'agit donc de $\sqrt{2}$, nombre irrationnel ; l'expression décimale de 1, 24, 51, 10 est 1,41421296, ce qui représente une approximation meilleure que 10^{-6} (un millionième) par rapport à la valeur réelle. Il semble difficile de supposer qu'une telle précision ait été obtenue de façon expérimentale. Mais il n'est pas certain que l'hypothèse d'un calcul réalisé selon le procédé de la succession des moyennes arithmétiques soit à retenir et il serait nécessaire de vérifier cette hypothèse à travers d'autres tablettes. Par ce procédé, on réalise un encadrement progressif de plus en plus fin de la valeur recherchée, ce qui suppose une maîtrise avancée du concept d'inégalité².

En revanche, la valeur couramment utilisée pour le nombre irrationnel π était 3, alors que la valeur réelle est 3,1416... L'erreur est de 4,5%. Des mesures expérimentales auraient dû conduire à une approximation meilleure. Sans doute la simplicité des calculs avec 3 explique-t-elle cet écart. L'erreur intervient dans le calcul de la circonférence C, elle devient de 9% dans celui du carré de la circonférence mais elle revient à 4,5% dans celui de la surface du cercle, qui utilise la formule $S = \frac{C^2}{4\pi}$

Les expressions des surfaces du rectangle et du trapèze rectangle étaient connues (soit avec les notations usuelles d'aujourd'hui : $a \times b$ et $a \times \frac{(b+c)}{2}$).

Ainsi, les scribes d'Ur III décomposent les surfaces du domaine de la province de Lagash en 172 champs assimilés à des rectangles et en 50 champs assimilés à des trapèzes rectangles, de façon à parvenir à une précision convenable³. En revanche, un plan de champ du temple d'Inanna à Nippur, daté de Shu-Sin⁴, montre des anomalies étranges, les écarts entre des surfaces attribuées à différents héritiers étant parfois de 50%. J. Höyrup suggère trois explications : utilisation aveugle par le scribe-géomètre de formules appliquées à des surfaces ne les autorisant pas ; absence de recours à un géomètre ; volonté du scribe-géomètre de tromper l'administrateur en chef...

3. Les « formules » des volumes des parallélépipèdes rectangles, des pyramides, des cylindres et des cônes étaient connues bien qu'elles ne fussent jamais exprimées en tant que formules.

Pour le tronc de cône, on l'assimilait à un cylindre de hauteur égale à celle du tronc de cône, et de surface de base égale

– ou bien à celle d'un cercle de diamètre égal à la moyenne arithmétique entre les diamètres des bases du tronc de cône (version A)⁵,

– ou bien à celle d'un cercle de surface égale à la moyenne arithmétique entre les surfaces des bases du tronc de cône (version B)⁶.

Avec les notations habituelles, on a :

$$V_A = \frac{\pi h}{16} (D+d)^2 \quad V_B = \frac{\pi h}{8} (D^2+d^2) \quad V_E \text{ (volume exact)} = \frac{\pi h}{12} (D^2+Dd+d^2)$$

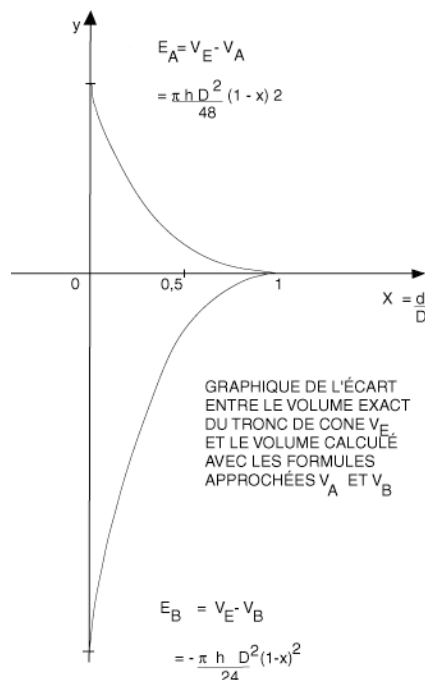
Les erreurs s'écrivent :

$$E_A = V_E - V_A, \text{ qui s'exprime après calcul : } \frac{\pi h D^2}{48} (1-x)^2 \text{ avec } \frac{d}{D} = x \quad E_B = V_E - V_B, \text{ soit } -\frac{\pi h D^2}{24} (1-x)^2$$

Les courbes représentatives $E = E(x)$ sont deux branches de paraboles, l'une orientée vers les y négatifs, l'autre vers les y positifs. V_A est approché par défaut, V_B par excès. L'erreur la plus grande est obtenue pour $x=0$ ($d=0$), lorsqu'on a un cône ; elle est égale à 25% du volume exact dans la version A, à 50% dans la version B. L'erreur devient nulle pour $x=1$ ($d=D$), lorsqu'on a un cylindre. Dans les deux cas, à partir de l'erreur maximum, on observe une décroissance rapide ;

pour $x = \frac{1}{2}$ ($d = \frac{D}{2}$), l'erreur est de 3,5% dans la version A, de 7% dans la version B.

Or les Mésopotamiens, qui connaissaient la formule du volume du cône et les règles de similitude des triangles rectangles, auraient pu calculer le volume du tronc de cône ; les calculs à développer étaient moins complexes que ceux de beaucoup d'autres problèmes des textes mathématiques⁷. Certes, pour les applications pratiques concernant les tas de grain ou de sable assimilés à des troncs de cône, l'approximation était suffisante ; mais étant donné la nature théorique des exercices scolaires s'adressant à des élèves déjà avancés, la formule exacte aurait pu être un support intéressant.



4. Les textes de Tell Haddad, entre autres, mettent en évidence que, selon la nature du matériau dont le volume est à mesurer, on utilise deux coefficients différents pour passer du volume calculé en SAR (1 SAR = 1 (GAR)² × 1 KÙŠ), système basé sur les unités de longueur, au volume exprimé en PI (1 PI = 60 SILA₃), système de capacité :

un coefficient *našpakum* de 6 pour le grain, un coefficient *middum* de 5 pour la terre⁸.

Or l'égalité 1 SILA₃ = 216 (šu-si)³ conduit à la valeur 5. Sans doute y avait-il confusion entre la réalité mathématique d'un volume et sa mesure pratique dans laquelle intervenait le tassement du grain et ses impuretés (vannes) lors du passage d'une mesure en capacité à un stockage en silo à mesure géométrique.

1. IM 55357, *Sumer* 6, p. 39ss.

2. La notion d'inégalité était certes bien connue à Sumer : nombreux sont les textes mathématiques dont les données expriment qu'une longueur dépasse une largeur d'une certaine quantité (ex. : VAT 8389, problème n°208 (p. XIX-XXI) dans Thureau-Dangin, *Textes mathématiques babyloniens* (Leiden, 1938). Mais le concept d'encadrement est beaucoup plus complexe. Toutefois, O. Neugebauer et A. Sachs (*Mathematical Cuneiform Texts*, 1945, p.43) suggèrent l'utilisation de cette méthode :

si α_1 est une valeur approchée de \sqrt{a} par excès ($\alpha_1 > \sqrt{a}$), $\beta_1 = \frac{a}{\alpha_1}$ sera une valeur approchée de \sqrt{a} par défaut ; donc $\beta_1 < \sqrt{a} < \alpha_1$

alors $\alpha_2 = \frac{\alpha_1 + \beta_1}{2}$ et $\beta_2 = \frac{a}{\alpha_2}$ seront deux nouvelles approximations, l'une par excès, l'autre par défaut.

3. Jens Höytrup, « A note on an anomalous area measurement from Ur III », *AOF* 22/1, 1985, p.84-86. Cette analyse a été faite par Mario Liverani.

4. 6 NT 777, R. Zettler, *ASJ* 11, 1989, p. 305-315. Commentaire de J. Höytrup en *AOF* 22/1.

5. F. Al-Rawi et M. Roaf, « Ten old babylonian mathematical problems from Tell Haddad, Himrin », *Sumer* 43, 1984, problème 2 et 3.

6. BM 85194 n°14 (TMB 58).

7. Rappelons que si h désigne la hauteur de tronc de cône, h_1 celle du « grand cône », h_2 celle du « petit cône », D et d les diamètres des bases, V le volume du tronc de cône, V_1 et V_2 celui des deux cônes, on peut écrire :

$$V = V_1 - V_2 = \frac{1}{12} \pi D^2 \cdot h_1 - \frac{1}{12} \pi d^2 \cdot h_2$$

Or les règles de similitude des triangles rectangles, bien connues des Mésopotamiens, conduisent à :

$$\frac{D}{d} = \frac{h_1}{h_2}, \text{ d'où l'on déduit : } \frac{D-d}{d} = \frac{h_1 - h_2}{h_2} = \frac{h}{h_2}; \text{ d'où } h_2 = \frac{h \cdot d}{D-d}; \text{ de même : } h_1 = \frac{h \cdot D}{D-d}, \text{ donc } V = \frac{1}{12} \frac{\pi \cdot h}{D-d} (D^3 - d^3) = \frac{1}{12} \pi \cdot h (D^2 + Dd + d^2)$$

8. F. Al-Rawi et M. Roaf. op.cit. (le coefficient 6 est utilisé dans les problèmes n° 3, 4, 5 ; le coefficient 5 dans les problèmes n° 7, 8).

Paul BRY (15-06-99)
7, rue Laurent Gaudet
78150 LE CHESNAY (France)

68) Ninurta, the mighty hero, the son of Enlil? – In F. R. Steele’s edition of *The Code of Lipit-Ishtar* (Philadelphia : The University Museum ; Reprint from AJA LII [1948]) Col. xx 48-50 he restores :

^dnin-urta
[ur-sa]g-kala-ga
[dumu-^den-líl]l-lá

which he translates as « Ninurta, the mighty hero, the son of Enlil ».

This restoration has been followed by every major translation since (E. Szlechter, RA 51 [1957] p. 82 ; S. N. Kramer ANET p. 161 ; H. Lutzmann TUAT I/1 [1982] p. 31 ; M. Roth *Law Collections from Mesopotamia and Asia Minor* (SBL Writings from the Ancient World Series), Scholars Press, Atlanta, 1995 p. 35).

However, if the restoration were correct, the presence of dumu in this type of phrase would be unique. This is not to question the father-son relationship of Enlil and Ninurta, a fact which is abundantly attested in the literature (see for example Ni.9695 obv. 10-11 (W. H. Ph. Römer SKIZ p. 7) ; AO. 6384 obv. 28 (edition A. Falkenstein, ZA 49 [1949] 116ff.) ; BE XXIX/1 no. 1 Obv. i 16 (edition A. Sjöberg AOAT 25 [1976] 411-426) for texts of the Ur III and Isin-Larsa periods). I question only the validity of restoring dumu within the phrase ur-sag-kala-ga-^den-líl-lá. This phrase is also frequently attested, both for Ninurta and for Ningirsu who was equated with him. Indeed the occurrence of ur-sag-^den-líl-lá in relation to Ningirsu is first attested in the inscriptions of Eanatum of Lagash (see, for example Ean. 60 i 1-2 (H. Steible Die Altsumerischen Bau- und Weihinschriften (FAOS 5), Teil I, Wiesbaden 1982, p. 170)) and frequently thereafter, becoming a stock epithet of the god by the time of Enmetena. At least by the time of Ur-Bau of Lagash, Gudea’s predecessor, this epithet is expanded to ur-sag-kala-ga-^den-líl-lá. (Ur-Bau 3 1-3 in D. O. Edzard RIME 3/1, Toronto 1997, p. 17). The same epithet is applied to Ninurta in inscriptions of Išme-Dagan and Ur-Ninurta of Isin (D. R. Frayne RIME 4, Toronto, 1990, E4.1.4.7 lines 3-4 ; E4.1.6.2 line 4). As ur-sag-^den-líl-lá we have attestations in An-gim-dím-ma (J. S. Cooper *The Return of Ninurta to Nippur* (AnOr 52 [1978])) line 8, Ninurta’s Journey to Eridu (D. Reisman JCS 24 [1971] pp. 3ff.) iii 38, and the Prayer for Lipit-Ishtar (Ni.9695) rev. 6. In no case does dumu separate ur-sag or ur-sag-kala-ga from ^den-líl-lá.

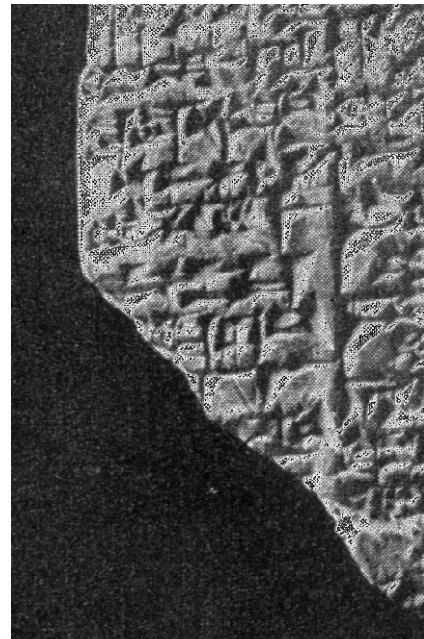
To be sure dumu and ur-sag do appear together in the širnamšub of Ninurta SLTN 61 (edited by M. Cohen, WO 8 [1975] pp. 22-36 obv. iii 61-62) where it says,

dumu-ur-sag a-a-^den-líl-me-en
You are the warrior son of father Enlil

However, this is not a stock phrase after the pattern already noted and so it does not affect the situation.

The evidence cited above raises doubts as to the validity of Steele’s reconstruction. This is further compounded by an examination of the photograph of the tablet itself (Steele pl. II, see fig. 1). The column in question (rev. col. vii) is on the far left hand side. The bottom left hand corner of the tablet is broken away, beginning from the line containing ^dnin-urta (Steele’s line 48). On the following line we have the remains of s]ag with just enough room for ur at the beginning (cf. UR in line 48). Finally in line 50 we have l]l-lá. If one compares the DINGIR in line 48 and the EN in line 45 (line 46 of Steele’s numbering takes up two lines of script) with the space left in the photograph, there is only room for these signs, not for DUMU. Lines 48-50 should therefore read :

^dnin-urta
[ur-s]ag-kala-ga
[^den-l]l-lá



Thus the epilogue of the Law Code of Lipit-Ishtar conforms to and does not conflict with traditional phraseology.

Simon SHERWIN (10-10-99)
Faculty of Oriental Studies, Sidgwick Avenue,
CAMBRIDGE CB3 9DA (Grande-Bretagne)

69) Mínima Alalahiana IV : *ḥad ḥarri* en Al.T. 2 :50 – Tratando de esclarecer el contexto de un posible vocablo *ḥatḥarre* en Al.T.- 2 :50, M. Dietrich y W. Mayer, “Hurritica Alalahiana (I)”, UF 28 (1996) 177-179, analizan el parágrafo Al.T. 2 :47-53 [cf. últimamente M. Dietrich-O. Loretz, “Der Vertrag zwischen Ir-Addu von Tunip und Niqmepa von Mukiš, *Fs. Astour*, ed. G. Young-M. Chavalas-R. Averbek, Bethesda, 1997, pp. 211-242 adscribiendo a dicho término un origen hurrita. Una revisión del texto en la *editio princeps* (Wiseman, *Al.T.*, Plates I-III), y de una xerocopia del mismo perteneciente al Instituto Ugarit-Forschung, cuya generosa cesión agradezco sinceramente a M. Dietrich y O. Loretz, permite buscar alternativas de interpretación sobre dicho término.

En Al.T. 2 :50 puede leerse : *šum-ma-mi iš-tu pá-al-ši ḥad ḥa-ar-ri la ta-aš-bat-šu-mi*

El *Glossenkeil* ante *ḥad ḥa-ar-ri* indica que lo que sigue no es efectivamente acadio, en mi opinión tampoco hurrita, sino más verosíblemente una glosa cananea. Glosas de este tipo aparecen a veces en textos acadios occidentales, como por ejemplo en EA 138 :126,130. En efecto, al margen de la propuesta de Dietrich y Mayer, la expresión : *ḥad ḥa-ar-ri* admite traducción dentro del semítico noroccidental. En ugarítico está documentada la base verbal *hdy* ‘lacerar’, ‘desgarrar’ (KTU 1.6 1 3), que S.E. Loewenstamm, *From Babylon to Canaan*, Jerusalem 1992, pp. 245-247, interpreta también en el sentido de “practicar incisiones”, en estrecha analogía con los verbos árabes *hdd*, *hd’y* - *hdw*, “clearly extensions of the same biliteral root *hd*” (sobre el análisis de la tercera radical -y- en ug. *hdy* vid. Loewenstamm, *op. cit.*, p. 245). Menos verosímil parece interpretar *ḥad* como derivación de una forma análoga a ug. *ḥt* “romperse”.

Por su parte, *ḥarru* resulta problemático por su variedad de acepciones. Entre otros significados, este vocablo se traduce en acadio por “a topographical feature, depression or the like” (CAD H, p. 114a), o en el sentido de “foso” (CAD H p. 115a) para el presente pasaje de Alalah IV. En tal caso, *ḥad ḥarri* podría referirse a una “rotura del foso/hoyo”, como posible equivalencia a ac. *palši* (“Einbruchsstelle”, AHW p. 816b). Sin embargo, una “rotura de foso” en relación a una casa allanada por un ladrón, como refiere el contexto en Al.T. 2 :47-53, parece improbable, sobre todo porque el escriba ya ha expresado tal concepto mediante ac. *palši*, haciendo así superflua una glosa. La interpretación de CAD H p. 1 15a parece, por tanto, desacertada.

Es interesante notar que, con significado casi contrario al acadio, un vocablo *ḥarru* existe también en cananeo. En vista de la glosa cananea en EA 74 :19-20 : *gab ālāniya ina ḤUR.SAG \ ḥa-ar-ri*, “todas mis ciudades en ḤUR.SAG : *ḥarri* (CAD H p. 115a), dicho vocablo parece referirse a lugares elevados en el llano, puesto que no es estrictamente “montaña” (ḤUR.SAG) sino *ḥarri* lo que Rib-Addi quiere expresar. Desde esta acepción, *ḥad ḥarri* en el texto de Alalah podría referirse quizá a la incisión (*ḥad*) de una superficie elevada (*ḥarri*), por lo que : *ištu palši ḥad ḥarri* podría traducirse tal vez : “Desde la rotura : la rotura de una *superficie elevada*”.

En el contexto de Al.T. 2 :47-53, la declaración jurada del dueño de la casa pone de manifiesto que el delito comienza en la acción de irrumpir violentamente en su morada (*ipallašu*, de *palāšum* “durchbohren”, “einbrechen”, AHW 815a), determinando que *palšu* se glosa específicamente a través del vocablo cananeo *ḥad* ‘lacerar’, ‘desgarrar’ o “practicar incisiones”, mientras que *ḥarri*, a la luz de la glosa en EA 74 :19-20, revela seguramente una indicación espacial. Ello establece la correspondencia verbal ac. *palāšum* = can. *hdy*, que se extiende a la formación del concepto “(lugar de) irrupción”, o bien “brecha”, “boquete” o “agujero” (cf. ac. *pilšu*). Ya que el virtual dueño de una casa allanada emplea en su declaración el término *ḥarri* es claro que éste, en tanto que indicación espacial, se refiere a “casa”, probablemente con referencia a la superficie elevada de la misma. Ello exterioriza lo que, por otra parte, parece lógico, a saber, que el robo en una vivienda eventualmente deshabitada fuese practicado no horadando naturalmente su pared exterior, sino desde la azotea, probablemente mas vulnerable y a resguardo de posibles testigos del delito.

Por otra parte, al final de la lín. 48 Dietrich y Mayer proponen reconstruir : [*išakkanū-šunu*], sin que quede claro si el espacio restante permite intercalar dicha secuencia. Es posible que, a pesar del sujeto singular de la lín. 47 : LÚ *šarrāqu*, las formas verbales de las dos primeras líneas puedan ser plurales (Dietrich-Mayer, UF 28, 178). Sin embargo, el contexto demanda un sentido singular claramente a partir de la lín. 49 (EN-*šu*, etc.) con referencia a dicho sujeto.

En virtud del presente análisis de Al.T. 2 :50, otra traducción del parágrafo en cuestión podría ser la siguiente :

47. Si un ladrón de tu país robase en mi país e
48. irrumpiese en una casa o ciudad y hurtase, a prisión [...]
49. Luego que llegue su amo, el dueño de la casa pronunciará un juramento por los dioses :
50. – “Tú lo hurtaste a través del agujero // *el boquete de la azotea*”.
51. Él buscará sus testigos. Su delito contra él
52. imputarán y le prenderán y (devendrá) esclavo.
53. (Si) no juran, entonces (es) libre.

Juan OLIVA

Dpto. de Historia. Área de Historia Antigua
 Universidad de Castilla-La Mancha, Avda. de Camilo José Cela s/n
 E-13071 CIUDAD REAL (Espagne)

70) Korrekturen zu “Flurschäden” - In meinem Beitrag *Flurschäden, verursacht durch Hochwasser, Unwetter, Militär, Tiere und schuldhaftes Verhalten zur Zeit der 3. Dynastie von Ur*, in: H. Klengel, J. Renger, Hg., *Landwirtschaft im Alten Orient (= BBVO 18)* ist nach der letzten Verfasserkorrektur unerwartet ein Teil der Quellen-Zitate verändert worden. Das hat zu Fehlern und Inkonsistenzen geführt, auch zu unnötigen und störenden, zudem wiederholten Angaben von Erscheinungsjahren bei bibliographischen Abkürzungen. Gravierender sind die anscheinend beim Umformatieren für den Druck verursachten Fehler, von denen der Wegfall des Kursivsatzes für akkadische Wörter und der Ersatz von 32 Paaren von Halbklaammern (‘x¹) durch das Paar $\leq x \geq$ die geringsten sind; das korrigiere ich hier nicht im einzelnen. Bei 13 weiteren solchen Paaren fehlt das zweite Glied, und in 7 Fällen sind die Halbklaammern gänzlich getilgt; das verfälscht die Textumschriften. Fehlende Zeichen- und Wortabstände (s.u. bei “Sonstiges”) und veränderte Zeilenformatierungen (wie z.B. S. 309; 311f.; 325; 327f.) entstellen den Text. Schlimmer noch, alle Bruchzahlen (außer denen der letzten Zeile von Anm. 8 auf S. 312), insgesamt 31 Fälle, sind spurlos verschwunden.

In der so publizierten Form kann ich den Aufsatz nicht verantworten. Die folgende knappe Liste von Corrigenda soll die größten Fehler richtigstellen. Einige beim Korrekturlesen übersehene Versehen schließe ich ein. (1 v.u./o. = Zeile 1 von unten/oben)

Fehlende Bruchzahlen:

S. 307, “i 1-5”: 2; 1.4. 1/2 GÁNA; “ii8-12”: 2; 0.2 1/2.1 GÁNA; “iii2-4”: 1.2.4 1/2.1 GÁNA; in der Übersetzung, Z. 1: 2 bür, 1 eše, 4 1/2 iku; Z. 9: 2 bür, 2 3/4 iku; Z. 13: 1 bür, 2 eše, 4 3/4 iku. - S. 311, Maekawa, ASJ 8 ... Vs. 3: 1,40; 3.0.8 1/2 sila; Rs. 1: [x+]15,491; 3.2.8 2/3 sila gur x; Rs. 2: 11,27,30; 0.1.7 2/3 sila lugal; Rs. 3: 27,59; 1.0.8 1/2 sila gur; Rs. 4: 13,01,47; 0.0.1/3 sila; Anm. 8, Z. 9 v.o.: 2; 0.0.3 1/3; Z. 10 v.o.: 0; 0.3.9 1/2 sila; 14 v.o.: die Minderung beträgt 2 Kor, 3 1/3 Liter; 15 v.o.: die Minderung beträgt 3 Seah, 9 1/2 Liter. - S. 312, Rs. 1: [x+]349 Kor, 3 Scheffel, 2 Seah 8 2/3 Liter ...; Rs. 2: 11 (*karū*), 1650 (Kor) 1 Seah, 7 2/3 Liter (für den?) König; Rs. 3: 1679 Kor, 1 Scheffel, 8 1/2 Liter; Rs. 4: 13 (*karū*) 147 (Kor), 1/3 Liter; 2. Absatz, 4 v.o.: Die Menge von 1679 Kor, 1 Scheffel, 8 1/2 Liter. - S. 313, Fish, MCS 3 ..., “1-2”: 83 1/2 guruš; Übersetzung, 1. Zeile: 83 1/2 Männerarbeitstage. - S. 316, 1 v.u.: 1/2 <éš> 1 gi a-e kú-a. - S. 318, 2.3.2.3, TCL 5 ..., “16-18”: 1 2/3 šar kíĝ saĝar; Übersetzung: 1 2/3 Raum-šar Erdarbeit; SNATBM 336 ..., “15”: 1 2/3 šar [kíĝ saĝar]; Übersetzung: 1 2/3 Raum-šar Erdarbeit; MVN 18 ..., “1-3”: 3 1/2 šar [kíĝ] [saĝar-ra]. - S. 319, 1 v.o.: 3 1/2 Raum-šar [Erd]arbeit. - S. 320, 1 v.o.: 5,08 2/3 šar; Übersetzung: 308 2/3 Raum-šar Erde.

Ganz oder zu Hälfte fehlende Halbklaammern-Paare:

S. 305, 5 v.o.: lugal [x (x)]¹. - S. 307, “i 6-10”: [4?]; 0.0 GÁNA; “ii4-7”: [sù]; iii5-8”: [GÁNA] [x]-[ta]; Ka-ma-[r]^{ki}. - S. 311, “Rs. 1”: s. bei Bruchzahlen; Anm. 8, Z. 10 v.o.: ú-[x]¹. S. 312, 6 v.u.: a è-[a]¹. - S. 315, TMH NF 1-2 ... “1-4”: [30] ĝuruš ... u₄ [7]-šè. S. 316, 2 v.o.: a IM.IM-[ĝá]¹. - S. 330, UTI 3, 1760, “6-7”: ugula Lugal-é-[maĝ]¹-e. - S. 335, 3 v.o.: -[a] 1 lí-bí-in-<eš-a>-šè; 7 v.o.: zu erkennende [a]¹ bleibt; Gomi ASJ 2 (1980), 23:67, “5-6”: LÚ [TÚG a]-šà-ba a [nu-dé]¹-a-me; “7-8”: An-ša-[an]^{ki}. S. 338, 8 m.v.o.: [i]⁷ ID-ti. - S. 339, 2 v.o.: lú a-[e]¹ bí-deĝ.

Sonstiges:

S. 302, 13 v.o.: werde **und** (kein Komma). - S. 306, 1 v.u.: (Innsbruck 1958; 1960) **Nr. 95** (AS 7 -). - S. 312, 9 v.u.: administratifs, tilge: AS (vor 203). - S. 314, 2.1.7 vorletzte Zeile: Barcelona. - S. 315, 9 v.u.: Regenwasserschaden **im** selben. - S. 316, 2.3, 7 v.o.: tilge AS (vor Nr. 303); 11 v.o.: Wasserschäden **an Kanälen**. - S. 319, PTST 1 ... “6-10”: SIG₇-a; ebenso TENUŠ ..., “1-5”. S. 322, 4.1.1: Old Sumerian; 4.1.2.1, 1 v.u. **Rand** fortzusetzen. S. 323, “Rs. 6-8”: múrgu; “9”: di in-na-du₁₁. S. 324, 9 v.o.: **v** 21; 22-19 v.u.: bereits geworfelte Gerstemengen, die sich ... abzuliefernden Menge ... gekennzeichneten Mengen. - S. 325, Übersetzung, 2. Zeile: davongetragen ist; Aufseher Dudu; in der Übersetzung von “11-13”: ersetze wurde durch ist. - S. 326, CT 10 ..., letzte Zeile der Übersetzung: davongetragen ist. - S. 327, 6 v.o.: davongetragen sind; ebenso 17 v.o.; 9 v.o.: Betroffenen **bei der** vorangegangenen Ernte; 8-7 v.u.: danongetragenen **Feld** am Schwanz-Kanal eingesetzt ist; 3 v.u. ĜÍŠ.DA².GABA-šè. - S. 328, 8 v.u.: November/Dezember geerntet. - S. 329, 4.1.3.1, 4 v.u.: insgesamt 266 **Kor**, 4 Scheffel, 1 Seah **Gerste**. - S. 331, 12 v.o.: Šara-[...]-**Feld und**. - S. 332, TENUŠ 273, “6-7”: ugula “TAB.GAR”-la. - S. 333, 6 v.u.: ki-su₇ A-kun-NE-ta. - S. 334, 4 v.o.: pisaĝ dub-ba; 5. Ernteausfall ... 2 v.o. arroser **à différents stades de croissance**; 7 v.o.: (Versorgungs)felder **gelten**. - S. 335, Gomi, Orient ..., “8-9”: iti ŠE-KIĜ-kuš; Gomi, ASJ 2 (1980), 23:66, “4-7”: ki KA-^dBa-ú-i-dab₅-ta. - S. 336: vor CT 7 (1899), 25 ... und vor MVN 11 (1982) ... : jeweils Leerzeile! - S. 337. “20f.”: I₇-Piriĝ-TUR-gim-ke₄. - S. 338, 1 v.o.: vom I₇-Piriĝ-TUR-gim- <du > (-Kanal) **kam**; 10 v.o.: A. W. Sjöberg. - S. 339: TUT G. Reisner, Tempelurkunden ... ; **UTI F. Yildiz**, T. Gomi, Die Umma-Texte ...

Claus WILCKE (06-08-99)
Altorientalisches Institut
Universität Leipzig
Klostergasse 5
D-04109 LEIPZIG (Allemagne)

71) **^dutu-u₄- ná-a = u₄-ná-a?**-In alcune tavolette economiche di periodo presargonico., per la precisione in : DP 222., r. l 10.. RTC 58, r. I 6', DP 218 r. III 1 è contenuta l'espressione ^dutu-u₄- ná-a sul cui esatto significato vi è un parziale consenso tra gli studiosi. Tutti e tre i documenti sono riferiti alla festa della dea Baba.

G. Selz¹ interpreta tale espressione con « "Schwarzmondtag", d.h. dem Tag der Mondfinsternis beginnend" en nella n. 303 afferma :

mit A. Deimel, Or. 2, 50, ŠL 381, 380 und 562, 5 nehme ich an, dass die Zeitangabe ^dutu-u₄-ná-a dem u₄- ná-a = *bubbulu* (Ahw 135, CAD B 298) entspricht. Siehe a. V. Rosengarten, CSC S. 306 Anm. 21. Beachte aber J. von Dijk, in RIA 3, 536, der "Sonnengott des Schwarzmundes" übersetzt, den er zu den 'Augenblicksgöttern' rechnet, s.a. B. Landsberger, Kalender S. 55 ; H. Limet, CRRAI 17, 63 und 67 mit Anm. 6, M. Cooper, ASJ 7 (1965) 106.

Sulla base di alcuni dei lavori qui citati lo studioso Karel van der Toorn², scrive :

« In ancient Babylonia, the usual time for this solemn repast fell at the end of the month. This time is referred to as the *ûm bubbulim*, the day(s) when the moon has been "taken away" (*babûlu*). Its Sumerian equivalent u₄-ná-a, "resting day", must probably be interpreted as a reference to the repose of the moon. The invisibility of the moon, due to its conjunction with the sun, lasts between twenty and fifty-six hours., which means three nights at the most. This period of lunar invisibility may be termed the interlunium. In Akkadian it can also be referred to as the *rēš warḫim*, literally the "beginning" of the month, but actually a designation of the end of the month, covering the period of the moon's disappearance until its first reappearance.

The cuneiform evidence shows that, from the third through the first millennium BC, the interlunium was consistently associated with funerary rituals. Already a mid-third millenium text from Lagaš associates the funerary meal with the interlunium ([u₄]-ná-a-ka). Evidence from the Ur III Period points to the same association. A Sumerian incantation to the sun god from the beginning of the second millennium also mentions the 'day of the dark moon' as the day of the funeral offerings. »

L'autore recepisce così bene ciò che tradizionalmente si afferma sulle offerte funebri e sui tempi in cui queste venivano effettuate che non si accorge, quando si sofferma sul periodo presargonico di commettere un errore. Nei documenti economici di Lagaš I presi qui in considerazione, in quanto sono quelli che attesterebbero "offerte agli antenati", non compare il lemma [u₄]- ná-a-ka ma bensì ^dutu-u₄-ná-a e i due termini non sono, come è stato proposto, due sinonimi. Come osserva, infatti la Rosengarten³.

Selon Thureau-Dangin (*R. acc.*, pp. 16-17) et R. Labat (*Manuel*, n. 381), c'est bien le composé ud-nàd-a qui, équivalant au *bubbulu* signifierait le "jour sans lune" ou "le 30^e jour du mois". Mais l'identifier dans ^dUd-ud-nàd-a-ka ne fait pas comprendre la mention du soleil (^dUd) pour exprimer que LA LUNE est couchée. Or, Fö 156, 1 désigne un dieu par deux signes UD. Lire : ^dUd-babbar(rá) dieu de la Lumière Blanche, i.e. "Lunaire", rendrait intelligible le nom du 30^{ème} jour du mois. Dans ud-nàd-a, ud signifierait "jour" ^dUd-babbar étant sous entendu.

Secondo la studiosa francese⁴ la riga 1 di Fö 156 = AWL 6, che potrebbe dar ragione della traduzione del sintagma ^dutu-ná-a con "luna nera" sarebbe da leggere nel seguente modo : " im-nun-^dUd-UD-DU-ta : (un terrain est mesuré) « à partir de l'im-nun du dieu Ud-UD », ou : « à partir de l'im-nun du temple du dieu Ud-UD », si é est sous-entendu". Diversamente Bauer⁵ legge e traduce : im-nun-^dutu-ed-ta : « Von östlichen Rand des Kulturlandes aus », commentando ad 1 : 1⁶ l'interpretazione della Rosengarten « à partir de l'im-nun du dieu Ud-UD" ist im höchsten Grade unwahrscheinlich. Vielmehr gehören UD und das folgende Zeichen DU zusammen als è/ed = akk. *wašû* " "aufgehen" s. ŠL 381, 251d, oder = akk. *šitu* "Aufgang" s. ŠL 381, 251 z ; CAD S 215 ». Cade così la giustificazione della Rosengarten e rimane aperto il suo quesito : « Mais l'identifier (ud-nàd-a) dans ^dUd-ud-nàd-a-ka ne fait pas comprendre la mention du soleil (^dUd) pour exprimer que LA LUNE est couchée », per cui la prima osservazione avanzata dalla Rosengarten rimane valida, perdendo così validità l'equazione ^dutu-u₄-ná-a = u₄-ná-a = *bubbulu*. Il lemma, infatti, non fa nessun riferimento alla luna nera, ma semplicemente al tramonto del sole, una scansione temporale che ricorre spesso nei rituali. A Lagaš, durante il periodo presargonico, perciò non sono attestate offerte funebri alla fine del mese, così come sarà testimoniato più tardi. Si deve, inoltre, aggiungere che, contrariamente a quanto hanno sostenuto la maggior parte degli studiosi i documenti menzionanti gli en-en non attestano offerte agli antenati, ma, come ho cercato di dimostrare nel mio lavoro *offerte "funebri" nella Lagaš presargonica*⁷, dei rituali effettuati durante la festa della Baba.

Se poi, cerchiamo di comprendere, sulla base delle testimonianze riportate in nota da van der Toorn, se è attestato durante il periodo di Ur III l'uso di fare offerte agli antenati alla fine del mese non possiamo non restare delusi. Lo studioso si riallaccia, per affermare tale teoria., al lavoro di W. Sallaberger, *Der kultische Kalender der Ur III-Zeit*, Teil 1, UAVA 7/1 (1993), pp. 60-62. Se è vero che Sallaberger si sofferma in tali pagine su u₄-ná-a = *bubbulum* ovvero "Tag, (an dem) (der Mond) sich niedergelegt hat (= ruht)" di cui si ha

testimonianza in alcune tavolette provenienti da Drehem e relative a due regine : Abī-simī e Geme-Enlila, egli però non afferma che le offerte qui registrate ed effettuate durante la “luna nera” siano da considerare funebri. Cosa del resto esclusa dal tipo di registrazione di tali documenti ; per cui si deve giungere alla conclusione che neppure ad Ur III esiste testimonianza di tipo economico relativa ad offerte alla fine del mese per gli antenati.

Limet⁸, a sua volta, cita documenti provenienti da Umma e a tal proposito egli afferma : « Dans les archives d’Umma, le terme u₄-ná-a, le « “coucher” de la lune, détermine souvent balag, qui désigne la harpe⁹ ». Alcune pagine prima, sempre a proposito di tale termine scrive :

Plusieurs documents signalent un apport au moment de la disparition de la lune : mu-túm u₄-ná-a-ka ou une offrande : ni-díb u₄-ná-a, soit le 24 ou le 26 du mois. S’il est exact que plus tard le *bubbulu* fut jugé important par les Accadiens, il ne se justifie pas pour l’époque sumérienne, de mettre, sur le même plan les fêtes du 1^{er}, du 7, du 15 d’une part, et une hypothétique festivité en fin de la lunaison.

En réalité, maintes mentions dans les archives prouvent que dans les derniers jours du mois on se préparait à la néoménie ; tout au moins à l’époque néo-sumérienne, on ne souciait fort peu de la disparition de notre satellite naturel¹⁰.

H. Limet, dunque, non associa u₄-ná-a-ka ad offerte funebri. Con la sua osservazione relativa alla néoménie pone però un problema che all’inizio non avevo affrontato : con ^dUtu-u₄-ná-a si voleva indicare un quotidiano tramonto o un momento ben preciso del mese? Difficile dare una risposta. Nel mio lavoro¹¹, probabilmente ancora sotto influenza degli studi precedenti, ho interpretato e tradotto con “tramonto dell’ultimo giorno del mese” collocando in questo modo le cerimonie di cui si parla in questi testi all’inizio dei mesi. Allo stato attuale dei miei studi penso che per cercare di dare una risposta più precisa bisognerebbe rileggere tutta la documentazione presargonica relativa alle offerte effettuate durante la festa di Baba per capire se effettivamente, quelle attestate nei documenti presi qui in considerazione, debbono essere collocate all’inizio del mese o meno, intendendo in tal modo il lemma prima riportato.

Ritornando al problema relativo al rapporto tra ^dUtu-u₄-ná-a e le offerte funebri si deve dire che tale legame sembra attestato solo nei testi letterari, come nel difficilissimo passo dell’*Incantesimo ad Utu*¹² rr. 135-142.

1. G. Selz, UGASL, Philadelphia 1995, p. 105.

2. Karel van der Toorn, *Family Religion in Babylonia, Syria and Israel*, Leiden 1996, pp. 49-50.

3. V. Rosengarten, CSC, Paris 1960, p. 306 n. 2.

4. *Ibid.*, p. 381.

5. J. Bauer, AWL, Roma 1972, p. 97 sgg.

6. *Ibid.*, p. 99.

7. S.M. Chiodi, *Offerte « funebri » nella Lagaš presargonica, MVS 5/1-2*, Roma 1997, soprattutto le pp. 7-7 1 del I volume.

8. H. Limet., « L’organisation de quelques fêtes mensuelles à l’époque néo-sumérienne », in *Actes de la Rencontre Assyriologique Internationale, Université Libre de Bruxelles, 30 juin - 4 juillet 1969*, 1970, pp. 59-69.

9. *Ibid.*, p. 67.

10. *Ibid.*, pp. 63-64.

11. Vorrei ringraziare, a tal proposito, il prof. H. Waetzoldt per aver attirato la mia attenzione su questo problema.

12. Cfr. B. Alster., « Incantation to Utu », ASJ 13 (1991), p.58.

Silvia Maria CHIODI (05-10-99)
Centro Nazionale delle Ricerche
Istituto per la Civiltà fenicia e puni ca
Area della Ricerca di Roma
Via Salaria Km 29,500, Montelibretti - c.p. 10
1-00016 Monterotondo Stazione (Italia)

72) Working in Stone : Remarks on a New Samsu-iluna Inscription - In *N.A.B.U.* 1995 no. 4 91-2 (entry 104)

W. G. Lambert drew attention to an inscribed white stone mace head auctioned off by Christie’s on June 10, 1994, and provided a transliteration as well as a translation of the Sumerian dedicatory inscription of one Nabi-Enlil, son of Damū’a, to Nin-šubur, for the life of king Samsu-iluna of Babylon. He read the two first lines as ^dnin-šubur, dilmun gal an-na, and translated this as “For Nin-shubur, the great aristocrat of heaven.” The question is whether “dilmun” here means “aristocrat,” an interpretation that I assume is based on the Akkadian lexical equivalent *kabtu*. There is another possibility, however. In an article published in 1990 I proposed that in a limited distribution DILMUN (or SAL.HÚB) during the Old Babylonian period was used for sukka, “messenger” (“The Shekel and the Vizier,” ZA 80 [1990] 1-8, commenting on F. A. M. Wiggermann, “An Unrecognized Synonym of Sumerian sukka, ‘Vizier’,” ZA 78 [1988] 225-40). The main conclusions of that

study were that this sign was used, albeit with very limited distribution, with the reading *sukkal_x* in certain OB literary texts, and in a small group of seal inscriptions from Sippar (Wiggermann read it as *lagar_x*). I further argued that this usage was descended from the ED writing, found primarily in Ebla, of GÍN.DILMUN, used to write the word for shekel, in which the second sign provided a gloss to the first, and had a value /šikil/ or the like, which survived, in limited contexts, as *sukkal_x* (or, more probably *šukkal_x*), and thus that there were no references to the land of Dilmun at Ebla, and no “Dilmun shekel” in ED texts. The OB survival is found almost exclusively in connection with the deity Nin-šubur (see the references collected by Wiggermann and this writer), who is often called the “messenger of An”-*sukkal an-na*. I would therefore propose that the opening lines of the mace head inscription be read as ^dnin-šubur, *sukkal_x gal an-na*, “For Nin-šubur, the great messenger of An.” Indeed, this deity is called *sukkal / sukka_x gal* in other texts (Wiggermann, *ZA* 78 229). Most interesting is the fact that this rare use of DILMUN / SAL.HÚB for *sukkal* is found on seals from Sippar (*CT* 47 pl. 35 58a seal 8 ; pl. 37 61a seal 4, *TIM* 5, 54 ; *BE* 6/2 30 ; on these seal inscriptions see Wiggermann, pp. 226ff. and my remarks in *ZA* 80, p. 2), and, if present evidence is any indication, may perhaps be limited to specific workshops (for a discussion of Sippar seal workshops see Lamia al-Gailani Werr, *Studies in the Chronology and Regional Style of Old Babylonian Cylinder Seals*. Malibu : Undena, 1988, 35-46. Note also the comments of E. Møller, “Shamuhtum and her Family,” *Akkadica* 43 [1985] 16 with n. 2 and in *Iraq* 48 [1985] 67 with n. 14.). It is therefore probable that this object, wherever it might now be, originally came from Sippar, and was produced by the same craftsmen who worked as lapidaries, or, one might also speculate, shared the same idiosyncratic scribe or scribes who produced the template texts for the stone workers to inscribe. Further, one could also cite this usage to support the idea that the bur-gul and other craftsmen made both cylinder seals, precious stone vessels and, perhaps, other expensive stone objects as well (see, among others, R. D. Biggs, *JCS* 20 [1966] 87, n. 98, E. Porada, *The Art Bulletin* 75 [1993] 563). This is also suggested by the phrase mu-zu bur-gul-šè sar-ra-ab = mu-ka ina pur-kul-li šu-ṭur (*Examenstext B E*:4, cited *PSD* 2 187), “write your name in the manner of a stonecutter.”

Piotr MICHALOWSKI (15-08-1999)
Dept. of Near Eastern Studies
2068 Frieze Building
University of Michigan
Ann Arbor, MI 48109 (USA)
piotrm@umich.edu

73) Jumelles d’Admatum – *FM* II 72//73 sont deux listes nominatives des femmes formant le butin originare d’Admatum. On trouve dans *FM* II 72 : ii 63 // 73 : ii 66 : 2 *ma-ša-tum*. La perplexité de l’éditeur du texte (*FM* II, p. 124) peut être facilement résolue. Il s’agit du féminin pluriel du mot *māšum* « jumeau ». Jusqu’ à présent, ce terme n’était pas attesté à Mari pour décrire des personnes (mais cf. en paléo-babylonien le texte ominal *YOS* X 44 : 37 *aššat awīlim māši ullad*). Par contre existent le nom de personne *Māšum* (ou encore *Māšiya*), ainsi qu’une dague à lame double (*ARM* XXI 222 : 42 atteste 1 *gír-gi-zu zabar ma-šu-ú-um*).

L’autre terme désignant des jumeaux, *tū’amum* var. *tū’imum*, était en revanche attesté à Mari pour désigner des enfants (dont la mère annonce fièrement la naissance dans *ARM* X 26 : 5 *tu-i-mi*), mais aussi des objets doubles, comme des vases jumeaux (cf. pour une inscription dédicatoire *MARI* 3, p. 48 l. 12 : *tu-a-mi* avec commentaire p. 49) ou une porte à double battant (*ARMT* XIII 7 [= *LAPO* 16 n°126] : 19 ^{gš}*e-re-mi tu-a-mi*).

Ce que les textes de *FM* II ont d’étonnant, c’est que ces deux jumelles, manifestement monozygotes, ne sont pas désignées par un nom propre. Deux hypothèses peuvent être avancées. La première, simple, est que le scribe mariote, ne pouvant distinguer les deux femmes, n’a pas jugé nécessaire de donner le nom de chacune d’elles. Mais on peut aussi penser que les jumelles portaient des noms construits sur le mot *māšum* (cf. par exemple des femmes nommées *Māštum* dans *FM* IV 52 : 12, et corriger *Bāštum* de *FM* IV 3 : iii 3 et 34 : 5 en *Māštum* grâce aux photos p. 236 et 253. Cf. encore *MARI* 8, p. 654 [= texte D] : vii 12 qui atteste une tisseuse *Māšatum* ou peut-être encore *ARM* VIII 88 [= *FM* IV 55] : 12 qui atteste *Māšaya*, habitant le palais de *Saggaratum*). Le pluriel *māšatum* utilisé dans *FM* II ne se serait, dans ce cas, pas très éloigné des vrais noms des jumelles.

Nele ZIEGLER (22.09.99)
32 bis avenue Kennedy, 92160 ANTONY (France)

74) KBo 32.14 I 10 – In N.A.B.U. 1997 Nr. 4, 131 tadelt E. Neu unseren Vorschlag, die Form *še-e-du-i-li-ia-ni-iš* aus der hurritische-hethitischen Bilingue KBo 32.14 I 10 als *še-e-du-ḫl/-li-ia-ni-iš* zu lesen (OLZ 92, 1997, 455 mit Anm. 54). Einen Zusammenhang mit der Stelle des Mittani-Briefes Kol. II 116-118 (V. Haas - I. Wegner, *AoF* 24, 1997, 349-350) sieht E. Neu nicht gegeben.

Auch unter Beibehaltung der Graphie *še-e-du-i-li-ia-ni-iš* ist *šed=oh-* anzusetzen, da die Vokalzeichen

auch an anderen Stellen den Lautwert AH/IH/UH vertreten können : So entspricht z.B. der Schreibung *i-ti-iḫ-in*¹ (ChS I/5 Nr. 46 Rs. IV 39') im Duplikat *i-ti-i-e-in* (ChS I/5 Nr. 47 Rs. IV 14) "er möge schlagen" (vgl. I. Wegner, ZA 85, 1995, 122) oder die Schreibung *ta-a-e* (für *ta-ḫé*) in der lexikalischen Liste RS 94/2939 Kol. V 5' LÚ = *a-mi-lu* = *ta-a-e* (B. André et M. Salvini, SCCNH 9, 1998 im Druck).

In der Bilingue ist *šed=oh-* mit hethitisch *warganu-* "fett machen, mästen" wiedergegeben. Bei *šed=oh-* im Mittani-Brief geht es um die Verköstigung oder die gute Versorgung der ägyptischen Gesandtschaft am Hofe Tušrattas (V. Haas - I. Wegner, AoF 24, 1997, 349-350). Daß es sich um das gleiche Verbum handelt, bedarf also keinerlei Zweifel.

Da auch E. Neu eine Form *še-e-du-i-li-ia-ni-iš* nicht sinnvoll zu analysieren vermag, bleiben wir bei unserem Vorschlag, *šed=oh-* anzusetzen - sei es, daß eine Verschreibung des Zeichens GAN als I vorliegt, oder daß das Zeichen I wie im obigen Beispiel als Stimmabsatz bzw. als Markierung einer Vokallänge zu gelten hat.

V. HAAS - I. WEGNER (27-04.98)
Bitterstraße 8-12
D-14195 BERLIN (Allemagne)

75) A minor correction. Line 2' of a letter from Kazane Höyük (P. Michalowski and A. Misir, JCS 50 [1998] 55) contains an erroneous reading. The incorrect *ši-ip-ri-ka*, in place of *ši-ri-ka* came from an initial reading based on an unclear photo and was corrected in the manuscript, but this correction was somehow lost in the editorial process. The authors are innocent and all fault lies with the editor of the journal. The first preserved lines should read :

(1)? *i-na ša-al-ši-im u₄-mi-im* (2)? *a-na še-ri-ka* (3)? *a-ka-aš-ša-dam*
"I shall arrive back at your place on the third day."

Piotr MICHALOWSKI (15-09-99)

76) Le mariage de la princesse Qihila de Mari – Dans l'étude récente que Nele Ziegler vient de consacrer au Harem à l'époque de Zimrî-Lîm, elle note que l'identité de l'époux d'une des filles du roi de Mari nommée Qihila reste toujours aussi énigmatique (cf. *FM* IV, 1999, p. 63, § 3.1.2.4.4).

La date du mariage de la princesse Qihila a pu être déterminée avec précision. Elle était toujours présente dans les listes de distributions de rations le 2/ix/ZL 2' à Mari (cf. *FM* IV 11 [M.6472] : i 10 ; voir aussi D. Lacambre, *FM* III, 1997, p. 102, n. 73) et a été mariée peu de temps après. Son mariage et sa dot sont mentionnés dans un grand texte récapitulatif de sorties de bronze et de cuivre daté du -/x/ZL 2' (cf. *FM* III 7 [ARM XXII 204+] : vii 43-48, cité dans *FM* IV, p. 63, n. 410).

Si la date de son mariage est bien établie, son époux, Narâm-ilišu, reste un inconnu. C'est un nom peu répandu dans la documentation de Mari, et les individus qui le portent n'avaient pas le statut social leur permettant de prétendre épouser une des filles du roi de Mari (cf. *FM* III, p. 102, n. 73 ; *FM* IV, p. 63, n. 410).

B. Lafont avait émis l'hypothèse que Narâm-ilišu fut un « prince étranger (babylonien?) » (dans « Les filles du roi de Mari », *Actes de la 33e RAI*, Paris, 1987, p. 116), en se fondant certainement sur le nom typiquement babylonien de cet individu. Mais il pourrait s'agir aussi d'un individu originaire d'Ešnunna (d'après J.-M. Durand, le pays d'Akkad recouvrait à la fois Babylone et Ešnunna, cf. *LAP* 16, 1997, p. 48).

En reprenant l'idée de B. Lafont, on peut noter qu'un scellement au nom de Narâm-ilišu, serviteur du roi Dâduša d'Ešnunna, a été découvert en 1985 à Tell Leilan (l'ancienne Šubat-Enlil), sur le chantier de l'Acropole (cf. H. Weiss *et al.*, « 1985 Excavations at Tell Leilan, Syria », *AJA* 94, 1990, p. 559 et 567 [tableau 1]). Le scellement L 85-116, à l'iconographie typiquement babylonienne, porte l'inscription suivante :

[n]a-ra-am-i-lî-[šū], [dumu] ra-ba-ša-r[u-um], [ir] 'da-du-[ša] (cf. *AJA* 94, 1990, p. 559 [fig. 29, no 7] et p. 576 ; D. Frayne, *RIME* 4, 1990, p. 572, E.4.5.19.2023).

Il existait donc un individu de haut rang dans l'administration du royaume d'Ešnunna au temps de Dâduša qui portait le nom de Narâm-ilišu. On peut se demander s'il ne s'agit pas du même personnage qui sous le règne d'Ibâl-pî-El II, le successeur de Dâduša, aurait épousé Qihila. R.M. Whiting note que ce sceau a très bien pu continuer à être utilisé par son possesseur après la mort du roi Dâduša (cf. *AJA* 94, 1990, p. 571). Or, cette proposition se trouverait confirmée par le contexte archéologique de la découverte du scellement L 85-116. Il a été retrouvé dans le même lot que des textes portant le sceau de Yawî-Ilâ et daté de l'éponyme d'Ikûn-pî-Eštar (cf. *AJA* 94, 1990, p. 569, n. 88 et p. 570-571). D. Charpin et N. Ziegler, qui m'ont aimablement communiqué cette information, proposent désormais que cet éponyme soit contemporain d'une des cinq premières années de Zimrî-Lîm, soit ZL 1 à ZL 3' (cf. « Mari et le Proche-Orient à l'époque amorrite. Essai d'histoire politique (II). Le règne de Yasmah-Addu (ca. 1796-1776) », *Amurru* 2, sous presse), correspondant aux années 5 à 9 d'Ibâl-pî-El II (cf. D. Charpin et J.-M. Durand, *MARI* 4, 1985, p. 306). Rien ne s'opposerait donc à ce que l'individu mentionné dans le scellement L 85-116 puisse être le mari de Qihila.

Une autre éventualité serait de penser à un important personnage babylonien, mais on peut se

demander pourquoi aucune attestation de cet individu ou de la princesse Qihila ne nous serait parvenue, puisque les relations diplomatiques avec Babylone ont été plutôt suivies tout au long du règne de Zimrî-Lîm.

L'adoption de notre hypothèse permettrait de résoudre deux problèmes. D'abord, s'il s'agit d'un haut personnage d'Ešnunna, elle expliquerait le nom typiquement babylonien de cet individu. Ensuite, elle justifierait le silence qui entoure cette princesse ultérieurement. En effet, elle n'est plus jamais attestée dans les archives de Mari (lettres ou documents administratifs), à la différence d'autres filles du roi de Mari données en mariage. Les mauvais rapports qui ont existé dès le début du règne de Zimrî-Lîm entre Mari et Ešnunna, aboutirent, peu de temps après ce mariage, à la guerre entre ces deux royaumes (cf. D. Lacambre, *NABU* 1993/30). Quelques années plus tard, Mari participait à la campagne dirigée par les Élamites qui aboutissait à la prise d'Ešnunna.

Le mariage de Qihila à un Ešnunnaïen nommé Narâm-ilišu serait un nouvel exemple de princesse mariote donnée en mariage pour des raisons politiques. Le roi de Mari avait peut-être espéré que cela ramènerait la concorde entre les deux royaumes, alors que la situation politique se dégradait. Si notre hypothèse était juste, ce mariage n'aurait pas eu le succès politique escompté.

Denis LACAMBRE (14-07-99)

Université de Liège (PAI 4/25) Service d'Assyriologie
7 Place du 20 Août, 4000 LIÈGE (Belgique)

77) Emplois politiques du terme *ebbum* – Jusqu'à présent, le terme *ebbum* était considéré comme désignant un « expert » chargé de vérifier la conformité de diverses opérations économiques par rapport aux normes admises, d'où la traduction par « prud'homme » proposée par J.-M. Durand et reprise par C. Michel. La lettre *ARMT* XXVI/2 329, vraisemblablement écrite par Yamšûm, contient un emploi du terme *ebbum* qui est assez étonnant, eu égard au statut de chef de la garnison mariote à Ilân-šurâ du personnage : (15') *Ḫa-ia-su-mu-ú ki-a-am i-pu-ul-š[u]* (16') *um-ma šu-ú-ma a-na eb-bu-ti-[i]a* (17') *Ḫa-am-šú-um wa-ši-ib* (18') *šum-ma a-na eb-bu-ti-ia wa-ši-ib š[e-e]m li-ma-ad-di-i[d]* (19') *a-na-ku ki-a-am a-pu-ul-šu um-ma a-na-ku-ú-ma* (20') *be-lí zi-[i]m-ri-li-im še-em [ú]-ul i-šu-ú-[m]a* (21') *à a-na [š]e-ri-ka a-na še-em [ma-d]a-di-im iṭ-ru-da-ḫan-ni* (22') *ḫan-ni-tam a-pu-ul-šu* « Hâya-sûmû lui a répondu en ces termes : “Yamšûm est-il ici pour me servir d'*ebbum*? S'il est ici pour me servir d'*ebbum*, il faut qu'il mesure le grain (que je dois verser)”. Je lui ai répondu ceci : “Mon seigneur Zimrî-Lîm n'a plus de grain et il m'a envoyé chez toi pour mesurer du grain.” Voilà ce que je lui ai répondu. » Selon C. Michel, « la lettre de Yamšûm au roi de Mari (*AEM* I/2, 329) fait allusion à la façon de choisir un *ebbum* (cf. ci-dessus). Zimri-Lim, après l'envoi successif de trois émissaires, a investi Yamšûm comme *ebbum* auprès du roi d'Ilân-šurâ ; cette tâche n'a visiblement rien de commun avec les activités de Yamšûm dans cette région. Il y a tout lieu de penser que Yamšûm endosse cette fonction uniquement pour cette question de livraison de céréales » (*MARI* 6, p. 211). Ce serait donc un cas où un suzerain exige une contribution d'un vassal et délègue un homme de confiance pour en vérifier la livraison.

L'inédit A.394 (envoyée par Ibâl-pî-El depuis la Babylonie) pourrait montrer un autre exemple analogue : (26) *[aš-šum] lú-meš é-kál-[la]-ta-yi^{ki} ša i-na šu-bat^o-ḫen-líl^{ki}* (27) *an-da-ri-ig^{ki} à a-la-né-e* (28) *ša i-na ma-a-at šu-bar-tim eb-bu-tam i-ip-pé-šu* (29) *iš-ta-pa-ar um-ma šu-ma* (30) *lú-meš ša a-tam-rum a-na eb-bu-tim iš-ku-nu-šu-nu-ti* (31) *ta-ra-nim-ma dumu-meš elam-tim-ma* (32) *i-na a-la-né-e šu-nu-ti eb-bu-tam li-pu-šu* (33) *[i-n]a-a[n-n]a kù-babbar kù-ZI ba-ši-tam i-le-ḫú-nim* (34) *[ù Ḫi]-šur-ḫsu^{en} à lú-meš eb-bi ša-ak-ni a-tam-ri-im* (T.35) *a-[na] še-er sukkal elam-tim* (36) *[i-t]a-ar-ru-nim-ma* « Au sujet des Ekallatéens qui font office d'*ebbum* à Šubat-Enlil, Andarig et les différentes villes qui (se trouvent) dans le pays de Šubartum, il vient d'envoyer une lettre disant : “Amenez-moi les gens qu'Atamrum a installés comme *ebbum*. Il faut que ce soient des natifs d'Elam qui fassent office d'*ebbum* dans ces villes.” A l'heure actuelle, ils prennent or, argent et biens ; et Išsur-Sîn ainsi que les *ebbum* commis d'Atamrum, on va les emmener chez l'empereur d'Elam. » On voit comment un pouvoir dominant installait des individus de toute confiance pour contrôler les villes assujetties ; ici, il semble être plus question de contrôle politique que de vérification d'opérations économiques. On pourrait toutefois penser qu'un de leurs rôles avait été de vérifier les contributions exigées par Atamrum et qu'il devait en être de même pour les nouveaux *ebbum* élamites dont le sukkal souhaitait l'installation. C'est sans doute aussi ce qu'il faut comprendre dans le passage très mutilé d'*ARMT* XXVI/2 451, où il est question de « biens » (*bašîtum* l. 36), des *ebbum* d'Išme-Dagan (l. 37), dont la mention est immédiatement suivie du verbe *mahârum* : il pourrait être ici question d'une livraison exigée de la ville de Tuttub par les *ebbum* d'Išme-Dagan.

Un exemple beaucoup plus ambigu figure dans *ARMT* XXVI/1 260 : (23) *[ha-am-ma-num aš-šum ḫit^{ki} iš-pu-úr* (24) *[um-ma-mi ša-ab] lú èš-nun-na^{ki}* (25) *[ù i]a-am-šit-ha-ad-nu gal mar-ḫtu¹* (26) *lú-meš eb-bu ša lugal* (27) *a-na ra-pí-qí-im^{ki} ú-še-ri-[b]u-[m]a* (28) *ša-bu-um šu-ú 1 ba-an àm še-em* (29) *ša u₄-mí-šu i-na a-gàr-há ša ra-pí-qí-im^{ki}* (30) *ša lú ká-dingir-ra-yu^{ki} i-ri-šu* (31) *a-na ra-pí-qí-im^{ki} ú-še-ri-ib* « Hammânum a écrit à propos de [Hît], disant : “Les *ebbum* du roi ont fait entrer à Râpîqum la troupe d'Ešnunna et le général Yamši-Hadnû. Cette troupe a fait entrer à Râpîqum 60 litres de grain, par personne et par jour, (pris) sur les

champs de Râpiqum que des Babyloniens cultivaient.» Le résumé de C. Michel donne au passage une interprétation économique : « Les *ebbum* du roi calculent le montant du butin en grain récolté sur les champs de Râpiqum » (*MARI* 6, p. 189 sous la rubrique « mesures de grain et conversions »). Mais le texte dit autre chose : Samsî-Addu (désigné comme lugal « le roi ») instaure ici une domination conjointe avec le roi d'Ešnunna sur Râpiqum, au détriment de Babylone, en faisant entrer un corps d'armée ešnunnaéenne dans Râpiqum, par l'intermédiaire de ses *ebbum*. Ceux-ci ne sont nullement impliqués dans le transport du grain destiné à nourrir ces soldats ešnunnaéens.

Dans le beau livre que J.-R. Kupper a récemment publié, *Lettres royales du temps de Zimri-Lîm*, *ARM* XXVIII, Paris, 1998, on trouve des emplois « classiques » du terme *ebbum*, comme au n°151 : 34, où un *ebbum* doit venir livrer du grain à des soldats. On y trouve cependant aussi des attestations du terme *ebbum* dans une acception qui me semble purement politique.

Certains exemples peuvent prêter à discussion. Ainsi, au n°122, Yakûn-Dîr déclare à Zimrî-Lîm : (23) *i-na-an-na šum-ma li-ib-bi* (T.24) *be-lî-ia* 1 *îr-sú a-na eb-bu-[t]i-ia* (25) *li-î-ru-dam-ma ha-al-š[î]* (26) *a-na qa-ti-[î]a li-te-er* (27) *ù kù-babbar né-bé-[e]h be-lî-ia* (TL.28) *ša aq-bu-ú lu-úš-qú-ul* « Maintenant, s'il plaît à mon seigneur, qu'il m'envoie un serviteur à lui pour me servir d'*ebbum* et qu'il ramène mon territoire entre mes mains ; alors je ne manquerai pas de payer l'argent (représentant) l'indemnité-*nêbehum* de mon seigneur que j'ai promise. » Ici, on pourrait penser que l'envoi de l'*ebbum* est lié au versement du *nêbehum*.

Dans la même veine, on peut citer *ARM* XXVIII 111, où Hammi-kûn déclare à Ibâl-Addu : (9') *šum-ma i-na ki-na-tim a-hi at-ta* (10') *ù ta-ra-ma-an-ni lú-meš š[u-gi]* (T.11') *a-na giš-gu-za é a-bi-[ia]* (12') *ú-ta-ar-ru-ni-in-[ni]* (13') 1 *lú ták-lam eb-ba-am ša lu[gal]* (TL.i 14') *it-[t]i-ka li-il-li-kam* (15') 3 *me udu-há né-ba-ah-ka* (16') *a-na-ad-di-in* « Si tu es vraiment mon frère et mon ami, les Anciens me rétabliront sur le trône de la maison de mon père. Un homme de confiance, un *ebbum* du roi, doit venir avec toi. Je livrerai 300 moutons (au titre de) ton indemnité. » Très clairement, l'*ebbum* est ici un envoyé de Zimrî-Lîm qui doit cautionner la montée sur le trône de Hammî-kûn ; mais il n'a rien à voir avec la livraison des 300 moutons, puisque ceux-ci sont destinés à Ibâl-Addu, non à Zimrî-Lîm.

Un exemple encore plus net de l'emploi d'*ebbum* dans un contexte politique est donné par *ARM* XXVIII 95, où Šubram dénonce à Zimrî-Lîm des soldats mariotes qui ont prêté serment à Išme-Dagan : (62) *be-lî eb-bu-ti-šu it-ti te-hu-um-a-dal li-î-ru-ud-ma* (63) *lú-meš šu-nu-ti a-na še-er be-lî-ia li-ir-du-nim* « Que mon seigneur envoie ses *ebbum* avec Tehum-adal et qu'on conduise ces hommes (= les traîtres) chez mon seigneur. » C'est bien d'un contrôle politique sur des hommes qu'il est ici question.

L'exemple le plus clair figure dans une lettre de Tamarzi, le roi de Tarmanni, *ARM* XXVIII 145 : (6) *[b]e-lî ma-a-ta ka-la-ša a-na pí-i iš-te-en* (7) *uš-te-ši-ib ù eb-bu-ut be-lî-ia* (8) *li-bi ma-a-ti it-ta-na-la-ku* (9) *ki-na ù sà-ra i-na-î-à-[l]u* (10) *l'ú ša it-ti be-lî-ia sà-ra-ti i-da-bu-bu* (11) *[x x x x] x a-na be-lî-ia a-wa-ta ú-ta-ru* « Mon seigneur a assis le pays entier sous une seule autorité et les *ebbum* de mon seigneur parcourent inlassablement l'intérieur du pays. Ils voient ce qui est vrai ou faux, et [ils...] ceux qui parlent mensongèrement avec mon seigneur ; ils rapportent (leur) discours à mon seigneur. » La confiance que le roi mettait dans ses *ebbum* n'était donc pas limitée au domaine économique.

Au vu de ces exemples, J.-M. Durand me signale qu'il abandonne sa proposition de correction d'*ARMT* XXVI/1 213 (p. 442 n. a) et préfère revenir au texte d'*ARM* X 7. La reine Šibtu rapporte à son époux les propos de la déesse Annunîtum transmis par un *muhhûm* : (8) *l'zi-im-ri-li-im* (9) *i-na ba-ar-tim* (10) *i-la-at-ta-ku-ka* (11) *pa-ga-ar-ka ú-šú-ur* (12) *îr-meš eb-bi-ka* (13) *ša ta-ra-am-mu* (14) *i-ta-ti-k[a]* (15) *šu-ku-un* (16) *šu-zi-is-sú-nu-ti-ma* (17) *li-iš-šú-ru-k[a]* (18) *a-na ra-ma-ni-k[a-ma]* (19) *la ta-at-ta-na-a[l-la-a]k* « Zimrî-Lîm, on va t'éprouver par une rébellion. Protège-toi ! Place et fais se tenir à tes côtés les serviteurs-*ebbum* que tu aimes, pour qu'ils te protègent ! Ne t'en va pas tout seul ! »

Dès lors, il faut revenir sur l'interprétation que j'ai donnée d'*ARMT* XXVI/2 347 (cité par C. Michel, *MARI* 6, p. 190, mais non commenté). Šaknum y décrivait la réunion des rois de l'Ida-Maraš à Nahur autour de Hâya-Sûmû et le serment de fidélité envers Zimrî-Lîm et Hâya-Sûmû qu'ils y avaient prêté. Après avoir signalé le dépit de Sammêtar, il ajoute : (24) *ù a-nu-um-ma dingir-meš* (25) *ù lú-meš eb-bu-ut lugal-meš* (26) *ša i-da-ma-ra-aš a-na še-er be-lî-ia* (27) *i-la-ku be-lî lu-ú i-de* « Voici que les dieux et les *ebbum* des rois de l'Ida-Maraš vont chez mon seigneur : que mon seigneur en soit informé. » J'avais noté : « L'apparition de "prudhommes" (*ebbû*) dans ce contexte politique est à ma connaissance unique. J.-M. Durand me suggère qu'ils sont là pour contrôler le versement du tribut qui sera versé à cette occasion (de même que dans des textes inédits on voit des *ebbû* fixer le montant du butin pillé dans une ville conquise) » (*ARMT* XXVI/2, n°347 n. c). Au vu des exemples d'*ARM* XXVIII cités ci-dessus, je ne suis aujourd'hui plus sûr du tout qu'il faille « tirer » l'interprétation de ce texte du côté économique, d'autant que les *ebbum* mentionnés ne sont pas ceux de Zimrî-Lîm, mais ceux des rois de l'Ida-Maraš qui se rendent à Mari en accompagnant les « dieux » par lesquels à son tour Zimrî-Lîm s'engagera dans l'alliance.

Dominique CHARPIN (06-10-99)

78) Les propriétaires de deux sceaux à Mari – Lorsqu’un individu possède deux sceaux, plusieurs situations sont envisageables. Il peut s’agir de deux sceaux successifs, ce que montrent deux dévotions différentes : tel est le cas d’Ama-duga, successivement « servante de Samsî-Addu » et « servante de Zimrî-Lîm » (cf. mon article sur « Les légendes de sceaux de Mari : nouvelles données », *Mari in retrospect*, Winona Lake, 1992, p. 64-65 et 67). Le cas d’Umanni-suṭa est un peu plus complexe : son sceau le plus ancien est gravé « serviteur de Samsî-Addu », mais il en possédait deux différents le décrivant comme « serviteur de Yasmah-Addu » (*MARI* 3, p. 103-104), sans qu’on sache pourquoi. La dualité des sceaux de Zimrî-Lîm est en revanche parfaitement claire : avec l’un étaient scellées les enveloppes des lettres qu’il expédiait, l’autre – dont il existait en fait au moins deux matrices – était utilisé par des fonctionnaires dans le cadre de leurs activités d’administrateurs (*Mari in Retrospect*, p. 70-71). On pourrait penser qu’il en allait de même pour d’autres personnages qui ont possédé deux sceaux, comme Šûb-nalû et Šû-nuhra-Halû. Toutefois, les faits ne confirment pas cette hypothèse. En effet, on trouve des empreintes des deux sceaux de Šûb-nalû sur des textes économiques : le sceau qui a pour légende *šu-ub-na-lu-ú* / (figure+figure) / *ir zi-im-ri-li-im* est présent sur le texte économique M.8605 et le second, libellé *zi-im-ri-[li-im]* / lugal (figure) *da-[núm]* / *šu-ub-na-lu-ú* [ir-zu], se trouve imprimé sur le texte économique *ARM* XXIV 206.

En ce qui concerne Šû-nuhra-halû, l’empreinte de son second sceau (*[š]u-nu-uh-ra-h[a-lu]* / *ir₁₁ zi-im-ri-li-[im]*) n’est toujours connu que par une attestation (ME.18) sur un scellement de porte (D. Beyer, *MARI* 4, p. 380). L’autre empreinte (*zi-im-ri-li-im* / lugal kal-ga / *šu-nu-uh-ra-ha-l[u]*) figure sur le texte administratif inédit M.11835 ainsi que ME.165 et ME.220, respectivement un scellement de porte et une étiquette (D. Beyer, *MARI* 4, p. 378).

Parmi les Mariotes qui ont possédé deux sceaux, Mukannišum est connu depuis longtemps. Mais on doit souligner que si l’on possède une trentaine d’attestations du « cylindre I » (*mu-ka-an-ni-šum* / *dumu ha-ab-du-ba-ah-la-ti* / *ir zi-im-ri-li-im*), aussi bien sur des enveloppes de lettre que sur des textes administratifs, le « cylindre II » (*mu-ka-an-ni-šum* / *ir zi-im-ri-li-im*) n’est toujours connu que par ME.43 (une étiquette selon D. Beyer, *MARI* 4, p. 380). À cette liste de fonctionnaires ayant possédé deux sceaux, on doit ajouter Ikšud-lâ-šêmîšu. Ce personnage appartenait au personnel de la maison d’Asqûdum au début du règne de Zimrî-Lîm. On a retrouvé au « chantier A » les empreintes de deux sceaux différents :

– cyl. I : *ik-šu-ud-la-še-[mi-šu]* / *ir ša zi-im-[ri-li-im]* « Ikšud-la-šêmîšu, serviteur de Zimrî-Lîm », imprimé sur 4 textes : TH 82.176 (30/vii/(ZL)); TH 82.182 (27/viii/(ZL)); TH 82.184 (5/ix/(ZL)); TH 82.213 (30/vii/(ZL)).

– cyl. II : *[i]k-šu-ud-la-še-mi-[šu]* / *[du]mu^d GÁN-ba-[ni]* / (2 figures) / *[i]r zi-[i]m-ri-li-[im]* « Ikšud-la-šêmîšu, fils d’Eqlum-bani, serviteur de Zimrî-Lîm », imprimé sur 1 texte : TH 82.216 (20+[...]/ix/(ZL)).

On ne peut faire de différence entre ces deux sceaux, tous deux employés pour sceller des documents administratifs (reçus de laine).

Une telle situation est difficile à expliquer. Il me semble qu’on doit faire intervenir des facteurs comme le prestige et l’esthétique : pour ces personnages, posséder un deuxième sceau, plus beau encore que le premier, pouvait être un signe ostentatoire de richesse. Dans la mesure où nous ne connaissons pas les matrices de ces sceaux, mais seulement des empreintes, cet aspect de la réalité nous est pratiquement inaccessible.

Enfin, il est vraisemblable que la reine Šibtu a elle aussi possédé au moins deux sceaux. Seul l’un d’entre eux nous est connu, ainsi libellé : *šī-ib-[tu]* / *dumu-mí ia-ri-im-li-im* / *dam zi-im-ri-li-im* (« Les légendes de sceaux de Mari... », p. 73 ; ajouter les références aux empreintes sur les tablettes de repas de la reine du chantier A, signalées dans N. Ziegler, *Le Harem de Zimrî-Lîm*, FM IV, Paris, 1999, p. 18 n. 106). Or, dans le fragment de lettre *ARM* X 119, on (sûrement le roi Zimrî-Lîm) écrit à Šibtu : (1’) *[i-na ku-n]u-u[k]-ki-ki* (2’) *[š]a šī-ib-tu* (3’) *dumu-mí ia-ri-im-li-im* (4’) *aš-ša-at zi-im-ri-li-im* (5’) *ša-aṭ-ru ku-un-ki-ma a-na im-gu-r[i-im]* (6’) *pí-qí-id-ma* (7’) *a-na¹ za-ši-im* [ú ...] (8’) *[li-ša]-bi-[lam]* « scelle (cet objet) avec ton sceau qui est libellé « Šibtu, fille de Yarîm-Lîm, épouse de Zimrî-Lîm », confie(-le) à Imgurum et qu’il le fasse porter à Zašum le [...] ». Ce libellé correspond au sceau qui nous est parvenu (à ceci près que la lettre donne la monnaie phonétique de l’idéogramme dam), mais l’ordre donné à la reine n’a de sens que si elle possédait un autre sceau ; voir ainsi, en ce qui concerne Zimrî-Lîm lui-même, la précision avec laquelle il mentionne son « sceau à monture (*marpiqatum*) dans *ARM* X 133 (cf. *Mari in Retrspect*, p. 72), ce qui n’a de sens que pour le distinguer des autres. On peut penser que Šibtu avait amené avec elle d’Alep un sceau qui la décrivait seulement comme fille de Yarîm-Lîm : dans la lettre *ARM* X 119, Zimrî-Lîm veut qu’elle utilise le sceau où figure explicitement son statut d’épouse du roi. On ne sait lequel de ses sceaux était en lapis-lazuli ; il fut ultérieurement pourvu d’une monture en or (*ARMT* XXV 349, du 28/vi/ZL 4’).

Dès lors, on comprend mieux la demande de Šîmatum : lorsqu’elle réclame un sceau à son père (*ARM* II 115 et X 95), il est difficile d’imaginer qu’elle en ait été jusqu’alors dépourvue. D’ailleurs, l’énumération de sa dot mentionne un sceau en pierre-*pappardillû* plaqué or (*ARMT* XXII 322 : 23), qui peut – il est vrai – avoir été anépigraphe. Sans doute a-t-elle l’espoir que son nouveau sceau sera pourvu d’une légende faisant apparaître, outre son nom et sa situation de fille de Zimrî-Lîm, son titre d’épouse principale (dam) de Hâya-sûmû, ce qui lui permettrait sans doute de marquer un point face à sa sœur et néanmoins rivale Kirû.

Dominique CHARPIN (6-10-99)

79) Le juste prix – Dans CT 45 37, un certain Sîn-išmeanni se plaint qu’une esclave nommée Sadir-dummuqša, qui appartenait à sa tante Niš-īnīšu dont il est l’héritier, se trouve en possession d’une *nadītum* nommée Erišti-Šamaš. Cette dernière maintient qu’elle l’a achetée quinze ans plus tôt. Les collègues âgées de la *nadītum* interviennent alors : (17) *geme₂ an-ni-tam i-na ma-ru-uš-tim i-na me-si-ri-im* (18) *kū-babbar-am ši-im ga-me-er iš-qú-ul-ma lu-ú i-ša-am-ši*, ce que le CAD traduit : « with great difficulties, he paid the silver, at full price, and actually bought her » (M/2 28b), ou encore « he paid the full price with bad grace and under duress » (M/2 317b). Une telle compréhension du passage a manifestement été faite hors contexte (cf. « he » au lieu de « she ») et me semble difficilement convenir, vu la suite du texte. On parvient en effet à un accord (*tamgurtum*, l. 23) : Sîn-išmeanni reçoit d’Erišti-Šamaš une compensation de 1 sicle d’argent et renonce en contrepartie à toute poursuite ultérieure. Si la *nadītum* était entièrement dans son bon droit, elle n’aurait pas accepté de procéder à un tel versement supplémentaire. On traduira donc : « Cette esclave, c’est dans une période de difficulté et de crise qu’elle en a payé le prix complet, mais elle l’a bel et bien achetée! » Autrement dit, elle a versé le prix convenu avec Niš-īnīšu, mais celui-ci était notoirement sous-évalué. Cette interprétation me semble pouvoir être confirmée par le contexte de l’achat : le procès date de Samsu-iluna 27, l’achat ayant eu lieu 15 ans plus tôt remonte à Samsu-iluna 12. On sait bien que c’est la période où le Sud échappa au contrôle babylonien et où les habitants d’Uruk et Larsa notamment se réfugièrent en Babylonie du nord ; un tel afflux ne fut pas sans conséquence sur le marché et certaines personnes profitèrent de cette crise pour acheter des esclaves bien en dessous de leur valeur (les traductions de *mésirum* par « hard times » et de *muruštum* par « trouble » du CAD conviennent parfaitement pour décrire cette époque). On observera par ailleurs que la déclaration des *nadītum* âgées peut aussi signifier que l’esclave est la propriété de leur collègue suite à un achat en bonne et due forme, et non pour quelque autre raison qui pourrait donner lieu à contestation (cf. en ce sens la formule susienne *ul iṭīru ul manzazānu šīmu gamru*, discutée notamment par B. L. Eichler, *Indenture at Nuzi*, YNER 5, New Haven, 1973, p. 78-80 et R. Westbrook, *RIDA* 32, 1985, p. 111-115). L’existence d’un « juste prix » en matière immobilière, déterminable par des « professionnels », est établie par l’inédit de Mari A.3357 (cf. ma note sur « *Kakikkum* et autres titres babyloniens dans un texte de Mari », *NABU* 1992/122) ; CT 45 37 montre que cette notion existait aussi concernant les esclaves.

Dominique CHARPIN (10-09-99)

80) Abum-waqar Overseer of the Merchants at Sippar – In a recent article¹ Michael Jursa published BM 16764, an interesting Old Babylonian document recording legal proceedings involving a wife and her husband, Amat-Asaluhī and Adad-muballīt, concerning restitution of the wedding gift. The juridical authorities are Abum-waqar, the Overseer of the Merchants, and the judges of Larsa, and the temple of Šamaš of Larsa is invoked as the place where one of the parties is to take the oath. The tablet is dated to the first regal year of Abiešuh. Since no tablets from Larsa dated to the time after the 11th regal year of Samsuiluna are known, it is interesting to establish the provenance of this tablet. If it comes from Larsa it testifies the continuation of the administration of this city and its acknowledgement of Babylon as the central authority. Otherwise it might come from a Northern Babylonian site and testify the presence of a group of refugees who brought along their native institutions, including a group of judges and a temple of Šamaš of Larsa.

The author was unable to identify persons featuring in this text in other Old Babylonian texts. In addition the phrasing of the text was insufficient to propose an attribution to a specific site. The sole argument for attribution remaining was the museum collection to which the texts belongs, the British Museum collection 92-5-16, which is attributed to Tell ed-Dēr². The purpose of the present note is to point out the presence of Abum-waqar the Overseer of the Merchants in a number of unpublished texts dated to the reign of Abiešuh in the Bu 91-5-9 collection in the British Museum³. The majority of this collection can be safely attributed to “Sippar” (combining texts from Abu Habbah and Tell ed-Dēr)⁴ and the tablets referred to in this note can be firmly attributed to Sippar⁵. This implies that the juridical authorities involved in the proceedings documented in BM 16764 can be attributed to Sippar. A group of refugees from Larsa therefore was present at Sippar in the beginning of Abiešuh’s reign.

Abum-waqar, son of Liwwirum, was Overseer of the Merchants at Sippar during the reign of Abiešuh. He is attested in years 1, q, w, and possibly in g and t. The seal of Abum-waqar appears on BM 81740 and 81780, and its legend reads as follows : *a-bu-[um-wa-qar] / ugula dam-[gār(-meš)] / dumu li-wi-r[u-um] / ir a-bi-e-šu-[uh(-ke₄)]*. He is one of the addressees of *AbB* 7 46, a letter written by Abiešuh to Marduk-mušallim, Nūratum, Abum-waqar, the *kārum* of Sippar and the judges of Sippar. His position in the enumeration before the *kārum* indicates that he was the Overseer of the Merchants at that time. In a text dated to the sixth year of Ammišaduqa he is mentioned as the (previous) owner of a field given out for lease (*MHET* II/4 509). It is not yet known whether he was Overseer of the Merchants in Sippar-Amnānum (Tell ed-Dēr) or in Sippar-Yahrurum (Abu Habbah)⁶, but we hope that our continued study of the different Overseers of the Merchants at Sippar will lead to a positive attribution.

The references are the following :

– 80805 (Ae g?-12-01⁺) *ak-ša-ia dumu na-ka-rum* receives barley to buy wool from *a-bu-um-wa-*

[qa]r ugula dam-gàr. Repayment clause, seal impression. Year name : ¹¹mu a-bi-e-šū-uh lugal-e ¹²šíta? mah¹³[k]ù-GI? huš-a.

– 80820 (year name unknown-12-01) ak-ša-i[a] dumu i-ku-un-ka-30 receives barley to buy wool and silver to buy copper from a-bu-um-wa-qar dumu li-wi-rum. Repayment at harvest time, seal impression. Year name : ¹³mu x é x ¹⁴x an na bi ke₄.

– 81644 (Ae q⁷)-05-20) a-bu-um-wa-qar receives beer for rations of hired workers from ^dna-bi-um-na-ši-ir. Seal impression, no legend.

– 81740 (Ae w-04-02) a-bu-um-wa-qar receives beer from ^dna-bi-[um]-na-ši-ir. Seal of Abum-waqar.

– 81780 (Ae t?-12-13) a-bu-um-wa-qar receives beer from ^dna-[bi-um-na-ši-ir]. Seal of Abum-waqar.

Year name : ⁶mu x x x šà x.

1. Michael Jursa, “Als König Abi-ešuh gerechte Ordnung hergestellt hat”: eine bemerkenswerte altbabylonische Prozessurkunde, *RA* 91 (1997) 135-145 (arrived in Leiden May 1999).

2. *Idem* p. 143.

3. Work in the British Museum was executed as part of my PhD research program on institutional economy in late Old Babylonian Sippar. I wish to thank the Dutch research council NWO for subsidy, the Trustees of the British Museum for their permission to study the texts and the staff of the Students’ Room for their help in doing so.

4. See C.B.F. Walker, in: E. Leichty, J.J. Finkelstein and C.B.F. Walker, *Catalogue of the Babylonian Tablets in the British Museum VIII: Tablets from Sippar 3* (London 1988) xxiv.

5. Additional evidence is the presence of Akšaja son of Ikün-pî-Sîn / Nakkarum in BM 80805 and 80820. Ikün-pî-Sîn and Nakkarum are two variant forms of the same personal name. Akšaja was a member of the Akšaja family, studied by R. Harris, Notes on the Babylonian Cloister and Hearth: A Review Article, *OrNS* 38 (1969) 133-145, especially 133-139. An extensive study of this family is being prepared by Gábor Kalla.

6. For the simultaneous presence of an Overseer of the Merchants at Sippar-Amnānum and another at Sippar-Yahrurum see D. Charpin, Notices prosopographiques, 3: les “prévôts des marchands” de Sippar-Amnānum, *NABU* 1990/9.

7. The date is Ae q, not Ae t as stated in E. Leichty, J.J. Finkelstein and C.B.F. Walker, *Catalogue of the Babylonian Tablets in the British Museum VIII: Tablets from Sippar 3* (London 1988) 268.

Frans van KOPPEN (21-10-99)

Department TCNO / Assyriology Universiteit Leiden P.O. Box 9515
2300 RA LEIDEN (Pays-Bas)

81) An allusion to the Epic of Gilgamesh in a Ritual to Ištar – In the last paragraph of a recently published ritual to Ištar, *Ištar-Louvre*, one reads:¹ [e]-ma ur-ha-am še-na e-e¹-la i-la-[k]a² ša-di-a/ [e]-li-iš mu-ut-ti-ki¹ uz-na-aš-nu iš-ku-nu e-te²-eq i-se-qú/ [(la²) t]a¹-ma-ag-ri a¹-pu-uz-ri-im ta-hu-zi e-mu¹-uq¹ iš-te-en/ [t]e²-te-ri šu-a-tu ¹iš¹-šu¹-li-iš qú-ru-ud-ki tu-ba-li-ti ta-ap-pa-šu.

The paragraph seems to be a combination of a narrative account with descriptive remarks concerning the ritual. In the following translation these remarks are printed in smaller typescript.

“[Wh]enever the two lads go to the mountain, [upw]ards, in front of you, they put their attention. – He passes by. – They are narrow. [Not?] conceding you hid out. – powerful is the one. You have saved him *on his road* with your heroism. You have brought back to life his companion.”

The exact meaning of this passage is not entirely clear to me but it seems probable that the text alludes to Gilgamesh and Enkidu setting out for the Cedar Forest. The role of Ištar in the epic is well known but she is not involved, as far as we know, in the travel to the Cedar Forest. Is this a reference to an episode (of the Sumerian or the Old-Babylonian version) now lost? It is more reasonable that the ritual interpolates the epic material to its own purposes by stressing Ištar’s part – probably in her astral form – in guiding the two heroes to their destination. “Hiding out” may therefore refer to the disappearance or temporal invisibility of Venus above the horizon. In the end of the paragraph Ištar is praised for bringing back to life one of the friends. The epic, on the contrary, tells of Ištar’s wrath at the two heroes, which is one of the indirect reasons for their eventual death.

If the above suggestions hold true, a not very common case of intertextuality in the Old-Babylonian literature is revealed here and hence an interesting example of “cultic drama” in ritualistic setting.²

1. B. Groneberg, *Lob der Ištar*, Groningen, 1997, 36: v 44’-47’.

2. Th. Jacobsen, “Religious drama in ancient Mesopotamia” H. Goedicke and J. J. M. Roberts (eds.), *Unity and Diversity*, Baltimore and London, 1975, pp. 65-97.

Nathan WASSERMAN (15-09-99)

Dept. of Assyriology, Hebrew University
Mt. Scopus, JERUSALEM 91905 (Israël)

82) lū Forms in Old Babylonian Royal Inscriptions – While conducting research about the range and function of the asseverative *lū*¹ in Old Babylonian (a part of my dissertation titled “Modality in Old Babylonian”, under the supervision of Prof. Gideon Goldenberg and Prof. Shlomo Izre’el) I examined these

forms in RIME 4 (OB period). Although royal inscriptions are not formally included in my corpus (OB letters), it looked rather natural to turn to a genre in which these otherwise rare forms are abundantly attested. In the OB royal inscriptions I found out that these *lū* forms behave rather like the **perfect** in other genres than asseverative forms.

First of all, there were 3 ways for a king to report his own deeds in these royal inscriptions :

- a. 1st cs. - *lū aprus*
- b. 1st cs. *aprus*
- c. 3rd cs. *iprus*

Usually there is, in each inscription, a uniform use in one of the above possibilities, but by no means always. This suggests, to begin with, a **less critical difference** between the *lū* forms and the rest of the forms used alternatingly in royal inscriptions than between the asseverative and the indicative in other genres. Moreover, only in those inscriptions where forms both with and without *lū* appear is there a possibility of studying the opposition between them.

There are 8 occurrences in the OB royal inscriptions of sequences composed of *iprus* forms followed by one or more *lū* forms. There are no constraints on the subject of each clause :

1. DN ... *iddinnam* ... ***lū*** *uwa''eranni* RIME 4, 381 :16-24 [Samsu-iluna E.4.3.7.5].
2. ... *albin* ... *ēpuš*... *ulli*... *ukīn*... ***lū*** *ušīr* RIME 4, 382 :55-61 [Samsu-iluna E.4.3.7.5] followed by a series of *lū* forms.
3. *taḥāzam* *ēpuš*-***ma*** ... *māḥīrī* ...***lū*** *itūr ummānī ana šalaš meattim* ***lū*** *itūr* RIME 4, 654-5 :12-22 [Ašdūni-Yarīm E4.8.1.1](=RIME 4, 656 :10-20 [Ašdūni-yarīm E4.8.1.2]), containing different subjects.
4. ...*elqi*-***ma*** *ana ḥarrān allī*[***k***-***ma***] *mātam nakirtam* ***lū*** *ukanniš* RIME 4, 656 :29-36 [Ašdūni-Yarīm E4.8.1.2] followed by a series of *lū* forms.
5. *alwišu*-***ma*** *šumam* ... ***lū*** *aškun* RIME 4, 671-2 :12-21 [Takil-ilissu E4.11.2.1]
6. *aḥīt* *uddi*[***š***-***ma***] ... *aštakkanšum*-***ma*** (***lā*** *ušparku*) ***lū*** *ušaškinšum* RIME 4, 673 :10-23 [Takil-ilissu E4.11.2.2]
7. ... *ēpuš*-***ma*** ... ***lū*** *ušēšibšunūti* Takil-ilissu RIME 4, 673 :36-47 [Takil-ilissu E4.11.2.2]
8. *bābam aḥīt*... *uštassi****q***-***ma*** ***lū*** *armi* RIME 4, 673-4 :48-57 [Takil-ilissu E4.11.2.2]

The same sequence was found in OA royal inscriptions as well (Šamši-Adad) :

9. *ērub* ... *aššiq*-***ma*** ... *utaqqin aštakkam*-***ma*** ***lū*** *aqqi* RIME 1 :64 col.II' :1-11 [Šamši-Adad AO.39.1001]
10. *aḥḥabit*-***ma*** ... *amḥaš*-***ma*** *uṣabbit*-***ma*** ... ***lū*** *aštakkan* RIME 1 :64-65 col.III' :1-13 [Šamši-Adad AO.39.1001]

These *iprus* series and the *lū* forms at their end remind of the most important function of the **perfect** elsewhere - to end a series of *iprus* forms, representing the culmination of the action narrated and sustaining current relevance². A few characteristics of the OB royal inscriptions corroborate this idea :

- There are generally **no perfect forms** at the end of verb sequences, as opposed to other genres (letters, laws).
- In the royal inscriptions, connection via **-ma** is sporadic, **except in the above series**, where it is more regularized.
- No *lū* forms are followed by **-ma** (except one : *lū aḥream*-***ma*** RIME 4, 348 :22 [Ḥammurabi E4.3.6.12]), a feature which is befits a form which tends to end a series.
- There are practically no **negative** forms of the *lū* forms in royal inscriptions (except for one : RIME 4, 673 :22 [Takil-ilissu E4.11.2.2] *lā ušparku*). Perfect forms as well do not have a symmetrical negative form (the usual negative form of the perfect is *ul iprus*³).

Those *lū* forms found in the royal inscriptions, although usually treated under the same heading as the asseverative forms in other genres⁴, are different from the latter in other respects as well. In fact *lū* forms in the royal inscriptions are identical **in form only** to the asseverative forms elsewhere (letters, legal documents). This can be deduced methodically by comparing the form inventory. The asseverative forms have a full paradigm (a functional group whose members can alternate at the same syntactic environment), having for example negative forms and a diversity of possible verbal forms. The following asseverative paradigm is valid for OB only :

	<i>aprus</i>		<i>aprus</i>	
<i>lū</i>	<i>aparras</i>	<i>lā</i>	<i>aparras</i>	-u
	<i>paris</i>		<i>paris</i>	
	<i>aptaras</i>			

In addition the asseverative forms are rare and appear in a well defined environment (in discourse rather than in a narrative for example). In the royal inscriptions on the other hand, *lū* forms do **not** have negative forms (those are generally very rare), they are not attested with any other verbal forms other than *iprus* (varying in stem and person), and in many occasions they predominate. According to the principles of structural linguistics, if paradigms are different, their value (or signifié) is different as well.

To sum this up, the above enumerated facts point out that *lū* forms in the OB royal inscriptions behave

more like the **perfect** in other genres (letters and laws) rather than like the otherwise rare asseverative forms in letters and legal documents.

Why and how this happens need yet to be explained. This resemblance to a narrative form is also evident semantically and is reflected in the translation of those royal inscriptions *lū* forms - usually by a narrative tense in various European languages, rather than other devices such as asseverative adverbs (surely, certainement, gewiß etc.).

1. Coined thus by J. Huehnergard "asseverative *la and hypothetical *lu law in Semitic", *JAOS* 103 (1983) : 569-593, p. 569 n. 1 : "...accentuates the words or clause with which it is associated, affirming the truth or certainty of a statement..."

2. J. Huehnergard *A Grammar of Akkadian*, Atlanta, 1997 §17.2. J. F. Maloney, *The T-perfect in the Akkadian of Old-Babylonian Letters with Supplement on Verbal Usage in the Code of Hammurabi and the Laws of Eshnunna*, PhD. diss. Harvard University, 1981 : 92.

3. A. Goetze *JAOS* 56 (1936) : 297-334, p. 313 ; can also be deduced from T. F. Leong, *Tense, mood and aspect in Old Babylonian* PhD. diss. UCLA 1994 : 168 n. 24

4. D. O. Edzard "Die Modi beim älteren akkadischen Verbum", *A Volume of Studies offered to Ignace Jay Gelb*, edited G. Buccellati (= *Orientalia* 42 1/2 [1973]) Rome, 121-141 §vii 2, *GAG*³ §81f, *AHw.* 559b, Huehnergard 1997 §29.3.

Eran COHEN (15-09-99)

Linguistics Department, The Hebrew University
Mt. Scopus, JERUSALEM 91905 (Israel)

83) Cyr. 350 – According to the copy in Strassmaier *Cyr.* 350 is a copy of AH 83-1-18 1269. The entry for AH 83-1-18 1269 in the third volume of the catalogue of the "Sippar Collections" states "tablet missing", but judging by the identical contents it would appear that the tablet copied by Strassmaier now bears the registration BM 61294 (82-9-18 1269).

Dr. John MACGINNIS

37, St. Thomas' Square
CAMBRIDGE CB1 3TG (Grande-Bretagne)

N. A. B. U.

Abonnement pour un an / *Subscription for one year* : EUROPE / *EUROPA* 100 FF
AUTRES PAYS / *OTHER COUNTRIES* 150 FF

– Par chèque postal ou bancaire en **Francs français** à l'ordre de / *By Bank cheque in french Francs and made out to* : Société pour l'Étude du Proche-Orient Ancien.

Nota Bene : Pour tout paiement par Eurochèque, ajouter 63 FF / With Eurocheques, add 63 FF.

– Par virement postal à l'ordre de / *To Giro Account* : Société pour l'Étude du Proche-Orient Ancien,
32-bis avenue Kennedy, 92160 ANTONY. CCP 14.691 84 V PARIS

Les demandes d'abonnement en **Francs français** sont à faire parvenir à :

D. CHARPIN, SEPOA, 32-bis avenue Kennedy, 92160 ANTONY, FRANCE

For subscriptions in US \$ only :

One year = 30 US \$. Our financial representative in the USA is Pr. Jack SASSON, 230 Divinity School, Vanderbilt University, Nashville, Tenn. 37240-2701 USA. Make check payable to : « SEPOA c/o Jack M. Sasson »

Les manuscrits pour publication sont à envoyer à l'une des deux adresses suivantes :

J.-M. DURAND, 9 rue de la Perle, 75003 PARIS, FRANCE. e-mail : nabu@msh-paris.fr

F. JOANNÈS, 21 allée de l'Université, 92001 NANTERRE, FRANCE. e-mail : joannes@mae.u-paris10.fr

Pour tout ce qui concerne les affaires administratives, les abonnements et les réclamations,
adresser un mail à l'adresse électronique suivante : nabu@msh-paris.fr

Comité de Rédaction

Dominique CHARPIN, Jean-Marie DURAND, Francis JOANNÈS,

Bertrand LAFONT, Pierre VILLARD

N.A.B.U. est publié par la Société pour l'Étude du Proche-Orient Ancien, Association (Loi de 1901) sans but lucratif

ISSN n° 0989-5671. Dépôt légal : Paris, 11-1999. Reproduction par photocopie

Directeur de la publication : D. Charpin